

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et récits
du cirque**

Laurence Gillot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

AURENCE
GILLOT

AURORE
CALLIAS

CONTES ET RÉCITS DU CIRQUE



L'écuylère



Jumbo



Le dompteur



Nathan

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET RÉCITS DU CIRQUE

Par
Laurence Gillot

Illustrations
d'Aurore Callias

Éditions : Nathan
ISBN : 2 09-282099-0

*Un merci infini à Jeanne Vasseur, documentaliste
au Centre national des arts du cirque de Châlons-en-Champagne.
Merci aussi à Pascal Jacob, que je ne connais pas,
mais qui m'a donné envie d'écrire deux contes :
l'un sur les crocodiles du capitaine Wall,
et l'autre sur la volière Dromesko.
Merci à Colette et Rudy Omankowsky.
Merci à Igor et Lily, de la volière Dromesko.*

*Plus de vingt siècles de cirque, des milliers d'artistes,
des millions de répétitions et de spectacles, des milliards d'anecdotes et...
dix histoires rassemblées dans cet ouvrage !
C'est donc avec une immense modestie,
et néanmoins beaucoup d'enthousiasme,
que je dépose, chers lecteurs, ce livre entre vos mains !*

L. G.



I

HENRI MARTIN, CELUI QUI DEVINT DOMPTEUR PAR AMOUR

LA TÊTE coincée entre les barreaux de sa cage, Goya le singe mandrill semblait écouter avec attention les confidences d'Henri Martin.

— J'aime Maria à la folie et elle m'aime aussi !

L'animal connaissait bien le jeune homme, celui-ci venait souvent visiter la ménagerie ambulante Van Aken où il vivait en captivité depuis 1817, c'est-à-dire depuis deux ans.

— Le problème, vois-tu, poursuivit Henri, c'est que ton propriétaire, M. Van Aken, ne veut pas entendre parler de notre mariage. Hier, il m'a dit que je n'étais pas assez fortuné pour épouser sa fille ! Mais c'est l'amour qui compte, ce n'est pas l'argent, n'est-ce pas, Goya ?

Le mandrill retroussa ses babines et découvrit sa dentition en poussant des petits cris amicaux.

— Ah, mon ami, toi au moins, tu me comprends ! soupira Henri en proposant à l'animal une figue bien fraîche.

Mais comme le singe tendait sa main toute rose vers le fruit, une patte surgit. Une patte rousse rayée de noir, armée de griffes acérées. Henri cria et recula d'un bond, évitant de justesse l'agression de Rumi, le tigre enfermé dans la cellule d'à côté.

Tremblant de peur, Henri Martin ne perdit pas pour autant son sang-froid. Il fit face à son agresseur et le fixa calmement. Le fauve, excité, grondait.

— Monsieur est jaloux ? lui demanda Henri. Pourtant, Monsieur n'aime pas les figes. Monsieur est un carnassier, un mangeur de viande fraîche...

Le félin montra ses crocs menaçants.

— Voyons ! dit Henri d'une voix qu'il voulait assurée. Que vas-tu faire si je propose une seconde gâterie à mon camarade ?

Il sortit une autre figue de sa poche et s'avança pour l'offrir au

singe. Goya se méfia d'abord de son voisin. Puis, ne résistant pas à la tentation, d'un geste rapide, il approcha ses doigts poilus vers la gourmandise.

Instantanément, Rumi bondit et, comme la première fois, tenta d'adresser un méchant coup de patte à Henri. Mais celui-ci, avec une promptitude étonnante, abattit violemment sa canne plombée sur les griffes du fauve.

Rumi gueula de douleur et fila se terrer au fond de sa cage. Henri plongeait alors ses yeux dans les siens tout en reculant lentement.

« Si le père Van Aken s'aperçoit que je maltraite un de ses pensionnaires, pensa-t-il, ce sera terrible. Il m'interdira d'entrer dans sa ménagerie et je ne verrai plus ni Maria, ni Goya, ni les animaux. »

Martin s'éloigna et rejoignit nonchalamment quelques badauds.

Henri Martin était écuyer et propriétaire d'un petit cirque qui ne marchait pas très fort. En sillonnant l'Allemagne, il avait souvent croisé sur sa route la ménagerie Van Aken et, à chaque fois, il y avait passé des heures et des heures à observer les animaux avec fascination. C'était ainsi qu'il avait fait la connaissance de Goya. Ce fut surtout de cette manière que tout doucement, Maria Van Aken et lui étaient tombés éperdument amoureux l'un de l'autre.

Maria vendait les billets à l'entrée de la ménagerie. Cela faisait maintenant deux ans que leurs regards se croisaient, que leurs mains se frôlaient et que leurs paroles étaient tendres. La veille, Henri était allé voir M. Van Aken pour lui demander la main de sa fille. Sa réponse avait été sans appel :

— Je le sais, tu es un cavalier fantastique, mais tu es endetté jusqu'au cou avec ton cirque qui ne fait pas recette. Tu n'as pas assez d'avenir pour épouser Maria... Je ne veux pas qu'elle vive comme une saltimbanque, dans la misère et la pauvreté.

Voilà ce qu'avait dit M. Van Aken.

Et voilà ce qu'avait pensé Henri :

« Évidemment, il a réussi, lui ! Partout où il passe, des centaines de visiteurs viennent découvrir ses léopards, ses lions, ses éléphants, ses singes ! Il est tellement exceptionnel de voir ce genre de bêtes en Europe que les gens se déplacent ! Mais comme il y a beaucoup de cirques et de numéros de voltige équestre en Allemagne, le public est blasé... »

Cette nuit-là, Henri ne parvint pas à dormir. Il réfléchissait à sa faillite professionnelle et à sa déroute sentimentale. Il repensait aussi à l'épisode du tigre.

« Les fauves, songea-t-il, m'effraient et m'attirent à la fois. »

Le lendemain, dès l'ouverture, Henri se présenta à la ménagerie.

— Oh ! Maria, murmura-t-il, je vous aime et je vous promets qu'un jour je vous épouserai.

— Je vous attends, Henri, lui répondit-elle avec tendresse, et je vous attendrai toute ma vie. Voilà mon père, chuchota-t-elle soudain. Ne restez pas là, il ne veut pas que vous me fassiez la cour !

Effectivement, M. Van Aken s'approchait de la caisse d'un bon pas et il interpella Henri :

— Que faites-vous là ?

— Je viens visiter votre ménagerie comme chaque jour ! rétorqua ce dernier. Je paie, j'ai le droit d'entrer !

— Une bien belle excuse pour approcher ma fille ! commenta le vieux d'un ton plein de reproche.

Cependant, Henri ne mentait pas. Bien sûr, il venait voir Maria, mais aussi les animaux ! Il ne se lassait pas de les observer et d'étudier leur comportement.

À peine entré, le jeune homme se dirigea vers Goya et Rumi. Quand il fut à dix mètres des cages, le singe poussa des cris de joie et le tigre, immobile, se mit à grogner en sourdine.

— Ah ! remarqua Henri, notre félin m'a reconnu et, visiblement, il se souvient très bien de la correction qu'il a reçue.

Lui qui avait l'habitude de dresser des chevaux savait qu'un animal qui a de la mémoire est intelligent.

— Arriverai-je à obtenir de toi ce que j'obtiens d'un cheval ? se demanda Henri tout haut en regardant le fauve. Crois-tu que je pourrai t'apprivoiser ? À ma connaissance, personne n'a jamais encore tenté pareille aventure...

Dès lors, Henri ne pensa plus qu'à dompter Rumi. Il venait tous les jours à la ménagerie à la même heure et passait de longs moments en compagnie du tigre.

Un matin, intriguée par l'attitude de son bien-aimé, Maria s'échappa de la billetterie et le surprit en train de parler au fauve.

— Que faites-vous ? le questionna-t-elle.

— Je cherche à vous épouser, répondit-il, énigmatique.

— Je ne comprends pas ! balbutia la jeune femme. Henri saisit alors fogueusement ses mains et l'implora :

— Faites-moi confiance, Maria ! Laissez-moi faire. Trois mois de visites quotidiennes passèrent ainsi.

La ménagerie avait changé de ville quatre fois et Martin l'avait suivie avec son cirque. Au grand désespoir de M. Van Aken !

— Cessez donc de nous poursuivre ! hurla-t-il un jour. Et par pitié, oubliez ma fille !

Mais Henri était fidèle. Fidèle à Maria et à son idée. Tous les matins, il payait sa place en effleurant la main de sa promise et lui disait d'un regard passionné combien il l'aimait.

À présent, lorsque Martin arrivait, Rumi s'approchait comme un bon chat : il se frottait contre les barreaux ! Quand personne ne le voyait, Henri lui caressait l'échine sous le regard médusé de Goya, qui hurlait en se cachant les yeux derrière les mains !

— Maintenant, donne-moi la patte ! ordonna Henri au tigre.

Et sans broncher, avec une obéissance surprenante, l'animal exécuta l'ordre qu'il venait de recevoir !

Un matin de mai, Martin arriva bien avant l'heure d'ouverture. Il escalada la clôture et pénétra comme un voleur dans la ménagerie.

— Que faites-vous là, monsieur Martin ? s'étonna Nardes, le vieux gardien hollandais.

— Je viens voir Rumi. Tu vas m'ouvrir sa cellule, dit paisiblement Henri.

— Jamais je ne serai complice d'une pareille sottise ! s'insurgea l'homme. Cette bête est féroce, puissante et imprévisible. Je ne veux pas avoir votre mort sur la conscience.

— Au contraire, répondit Henri. Vous allez participer à la réalisation d'un exploit. Je vais vous montrer comment j'ai dompté ce tigre.

— C'est impossible ! reprit Nardes. Un félin, ça ne s'apprivoise pas.

— Aidez-moi, le supplia Martin. Vous avez juste à m'ouvrir la porte pour me laisser pénétrer dans la cage et à la maintenir fermée. Je vous dirai quand je voudrai sortir.

Nardes, qui avait une secrète admiration pour l'écuyer Henri Martin, finit par accepter, à contrecœur.

Les cages de la ménagerie Van Aken ressemblaient à des wagons, dont un seul côté était fermé par une solide grille inamovible ; les autres étaient des parois pleines. Nardes entrouvrit la porte du fond et Henri se glissa lentement dans l'ancre de Rumi. Surpris, celui-ci se leva brusquement en battant violemment ses flancs avec sa queue. Il souffla comme un chat en colère, les moustaches hérissées.

— C'est moi ! se présenta l'apprenti dompteur. Tu me reconnais ? Tu ne vas pas me sauter dessus, n'est-ce pas ?

Le fauve semblait prêt à s'élancer, mais resta néanmoins tapi dans un coin, comme si quelque chose l'empêchait de bouger.

Derrière la porte, Nardes était très angoissé. Ne voyant rien, il était à l'affût du moindre bruit inquiétant.

— Nardes ! entendit-il soudain. Ouvrez-moi, je sors !

Nardes obéit. Puis il enchaîna dix signes de croix pour remercier Dieu de sa sainte protection.

— Nous recommencerons demain matin à la même heure, lui dit simplement Henri. Jurez-moi que vous ne direz rien à personne.

Le vieil homme était tellement secoué et épaté qu'il cracha par terre :

— Promis ! maugréa-t-il.

Puis Henri contourna le wagon, félicita le tigre de sa soumission et lui offrit un morceau de viande fraîche. Goya le regarda, il se taponnait la tempe avec son doigt.

— Je suis fou, c'est ça que tu veux me dire ? lui demanda Henri en riant de bon cœur. Oui, je suis fou... d'amour !

Le lendemain et les jours qui suivirent, Henri, toujours avec l'aide de Nardes, renouvela son expérience et resta de plus en plus longtemps avec Rumi. Celui-ci lui donnait à présent docilement la patte, se couchait même à ses pieds pour se faire flatter le ventre !

— Nardes ! appela Henri, un matin de juin. Faites le tour de la cage et venez me voir par la grille.

Nardes fut interloqué par le spectacle qui s'offrait à lui. Rumi se comportait comme un gros matou avide de câlins !

— Et maintenant, dit Henri, va réveiller M. Van Aken et ramène-le ici d'urgence. J'ai quelque chose à lui demander !

— Vite, vite ! M. Martin est dans la cage de Rumi ! hurla le vieil Hollandais en tambourinant à la porte de la roulotte de son patron.

Croyant à un accident, monsieur, madame et Maria Van Aken accoururent en robe de chambre pour découvrir l'écuyer, calme et souriant, occupé à jouer avec Rumi.

— Ne restez pas là ! hurla Maria, prise de panique. Je ne veux pas que vous mouriez !

— Pensez-vous dorénavant, cria alors Henri au père de Maria, que je sois capable de gagner ma vie et d'amasser assez d'argent pour faire vivre femme et enfants ?

M. Van Aken resta silencieux quelques instants. En bon patron de ménagerie, il mesurait très bien à quel point le spectacle d'un homme enfermé aux côtés d'un fauve pouvait attirer et faire frémir le public.

— Monsieur Van Aken ! reprit Henri. Pour la deuxième fois, je vous demande votre fille en mariage !

— J'accepte, murmura enfin le père.

— Rumi, ordonna alors Martin. Assieds-toi !

Le fauve obéit sans broncher.

— Rumi ! poursuivit le dompteur. Je te présente Maria, dit-il en désignant du doigt sa future épouse. Dis-lui bonjour !

L'animal dodelina de la tête.

— Fabuleux ! s'exclama M. Van Aken.

En sortant de la cellule, le jeune homme se précipita dans les bras de Maria. Celle-ci pleurait et frissonnait encore de peur.

Il la serra très fort contre lui, l'embrassa, la fit voler dans les airs.

Nardes et M^{me} Van Aken sourirent, Goya applaudit et M. Van Aken se retira en pensant déjà à l'affiche publicitaire qu'il allait faire imprimer : « POUR LA PREMIÈRE FOIS EN EUROPE : UN HOMME DOMPTE DES FAUVES. »

CIRQUE VA.



POUR LA PREMIERE FOIS!
EN EUROPE
un homme dompte
DES FAUVES



II

COLIN ET LE CERF COCO

— J'AI UNE MAUVAISE nouvelle à vous annoncer ! dit papa en rentrant à la maison.

Curieux et inquiets, nous nous approchâmes de lui. Il nous montra la première page du journal et lut d'une voie incertaine :

— « *Le cerf Coco est mort...* »

— Oh non, ce n'est pas possible ! s'écria maman.

— Il était vieux, nota papa, mais ça me fait quelque chose de savoir que notre mascotte n'est plus en vie.

Je lui pris la gazette des mains et parcourus rapidement l'article : « *Le célèbre cerf du cirque Franconi a rejoint le paradis des animaux... Coco s'est éteint la nuit dernière sur un tapis de paille, dans la ménagerie où il vivait depuis plus de vingt ans... Coco était connu et aimé du tout-Paris... Il avait enthousiasmé Napoléon en 1810, séduit le petit roi de Rome et Marie-Louise en 1813... Coqueluche des Parisiens, on retrouve son image en fer-blanc ou en bronze sur différents objets : des blagues à tabac, des peignes de femmes... Il existe même des Coco à bascule et des jouets en forme de cerf... Hier, M. Franconi était très ému : "C'était un grand artiste, c'était un ami", a-t-il confié les yeux inondés de larmes...* »

Sans réfléchir, j'allai chercher dans ma chambre mon petit cerf en cuir, mon Coco à moi, et le serrai fort contre ma poitrine. Moi aussi, j'avais envie de pleurer.

Maman tenta de me consoler :

— Nous ne pourrons plus aller le voir, mais il restera dans nos cœurs.

— Nous ne l'oublierons jamais ! poursuivit papa.

— Oh ! dis-je alors d'une voix suppliante, racontez-moi encore, s'il vous plaît !

Nous nous installâmes tous les trois sur le canapé et, blotti contre maman, j'écoutai une fois de plus le récit... de ma naissance.

— C'était il y a dix ans, très exactement le 10 mai 1817, commença ma mère. Tu étais dans mon ventre et je me sentais en grande forme. J'avais vu le médecin le matin même, qui m'avait prédit ton arrivée

deux semaines plus tard, au moment de la pleine lune. Ce soir-là, j'ai eu envie d'aller au cirque et ton papa et moi, nous nous y sommes rendus à pied.

— C'était un beau jour de printemps, renchérit mon père. Il faisait doux.

Je les imaginai tous les deux, bras dessus, bras dessous, en train d'entrer dans le cirque et de s'installer au premier rang.

— D'abord, expliqua papa, nous avons regardé de la voltige équestre. Une pure merveille. Ta mère riait aux éclats comme une enfant.

— Puis le cerf Coco est entré en piste, ajouta maman. Mais je ne vais pas te raconter le numéro de Coco, tu l'as vu il y a quelques mois.

Je protestai :

— Mais ce n'était pas le même ! Coco n'a pas présenté le même spectacle pendant dix ans, quand même !

— Presque ! dit papa.

— Il trottnait en cadence dans le manège, reprit gentiment maman, comme un cheval, en balançant gracieusement ses bois. Quand M. Franconi frappait dans ses mains, il changeait d'allure ou il faisait élégamment demi-tour.

— Ensuite... se souvint mon père, il se mettait à genoux et se couchait sur le côté, comme s'il faisait semblant de dormir !

J'aimais beaucoup ce passage et, machinalement, je dis moi-même la suite :

— « Il dort », chuchotait alors M. Franconi avant de hurler : « Il faut le réveiller ! » Puis il s'asseyait sur le cerf comme sur une banquette et pan ! pan ! pan ! Il lui tirait plusieurs coups de pistolet entre les oreilles ! Mais Coco ne bougeait pas !

— Oui ! acquiesça maman. Et c'est là que mon ventre m'a fait mal pour la première fois.

— Mais elle ne m'a rien dit ! expliqua papa. Moi, je regardais tranquillement la piste sur laquelle arrivaient huit hommes. Ils se sont placés en carré et ont appelé en chœur : « Coco ! Coco ! » Coco s'est levé et hop, il a sauté au-dessus d'eux sans élan, comme si cela ne lui demandait aucun effort !

— Et c'est juste au moment où il était dans les airs en train de bondir, rit maman, que j'ai ressenti une seconde douleur vive.

— Je ne m'étais toujours rendu compte de rien ! précisa papa. Je regardais Coco monter docilement sur un piédestal sous les feux d'artifice qui éclataient tout autour de lui.

— Entre deux contractions, j'ai quand même pu apprécier le spectacle, tu sais ! nota encore maman. De voir un animal d'habitude si farouche, si craintif, rester immobile au milieu de toutes ces explosions, c'était vraiment sidérant !

— Enfin, Coco s'en est allé. En applaudissant, j'ai regardé ta mère : elle était toute pâle et se tordait de douleur !

— La troisième contraction ! commenta maman en souriant. Dans un souffle, j'ai dit à ton papa : « Je crois que notre enfant va venir au monde là, tout de suite ! Vite ! »

— L'ouvreuse du cirque a immédiatement emmené ta maman dans les coulisses et moi, je suis parti en courant chercher un docteur.

— Il n'a pas eu le temps d'arriver. Dans l'urgence, une écuyère et une danseuse m'ont allongée sur une couverture dans une loge et... tu es arrivé !

J'imitai mes cris :

— Oin ! Oin !

— Figure-toi que M. Franconi a annoncé joyeusement ta naissance quelques minutes après au public : « Un petit garçon prénommé Colin est né dans nos coulisses, a-t-il proclamé. Pour souhaiter la bienvenue au bébé, nous allons demander à Coco de revenir sur la piste et de danser une valse ! » Évidemment, ce numéro supplémentaire, nous ne l'avons pas vu !

— Voilà, fiston ! conclut mon père. Voilà comment tu es arrivé. Plus vite que tout de suite !

Je protestai :

— Mais ce n'est pas fini. Un mois après ma naissance, vous êtes retournés au cirque et vous m'avez présenté à M. Franconi et à Coco ! Racontez-moi ça aussi !

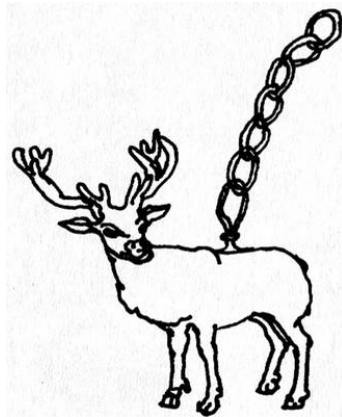
Maman sourit :

— M. Franconi t'a très gentiment offert le petit cerf en cuir que tu serres aujourd'hui dans tes bras. Puis il nous a emmenés à l'écurie et Coco est venu te sentir tout doucement.

Je fermai les yeux pour mieux imaginer la scène. Comme j'aurais aimé m'en souvenir !

— Je vais faire un dessin pour M. Franconi et je vais le lui envoyer ! dis-je.

Aussitôt, je sortis ma boîte de gouaches. Sans réfléchir, je peignis un cerf ailé qui bondissait au-dessus de huit nuages... C'était Coco qui galopait vers le paradis.





III

AURIOL, L'HOMME-OISEAU

QUID LEVIUS pluma ? Pulvis.

Quid pulvere ? Ventus.

Quid vento ? Auriol !

Quoi de plus léger que la plume ? La poussière.

Quoi de plus léger que la poussière ? Le vent.

Quoi de plus léger que le vent ? Auriol !

— C'est complet ! C'est complet ! répétait le guichetier à l'entrée. Revenez demain, un peu plus tôt, si vous voulez avoir une place !

— Je suis journaliste ! dis-je en brandissant ma carte de presse.

Ma moue suppliante fit rire le gars.

— Allez-y ! me lança-t-il de bonne humeur. Mais vous serez le dernier. Un de plus et la toile du chapiteau se déchire !

Je jetai un regard furtif derrière moi : il y avait là des dizaines de spectateurs éconduits qui commençaient à se disperser en maugréant :

— Deux heures d'attente pour rien !

— Il fallait s'en douter ! ronchonna une dame. Tout le monde veut voir le phénomène !

La vie est étrange. J'étais arrivé à Paris depuis une heure à peine et je me retrouvais là, alors que je n'avais ni le projet d'assister à un spectacle de cirque, ni même celui de flâner dans ce quartier. Mais comme on dit, j'avais vu de la lumière... Plus exactement, j'avais été intrigué par l'attroupement et j'étais venu voir de quoi il s'agissait, comme tout bon journaliste l'aurait fait.

— Vous resterez debout ! me prévint une demoiselle au moment où je pénétrais sous la grande tente rayée. Les gradins sont archi-combles.

— Pas de problème !

— Chuuut !

Mes voisins m'adressèrent des regards noirs. Avais-je parlé trop fort ? La représentation n'avait même pas commencé ! La piste ronde était vide, à peine éclairée.

Je me dressai sur la pointe des pieds : se passait-il quelque chose dans l'une ou l'autre des allées, une saynète que je n'aurais pas repérée ?

Non. Rien. Mais la foule était étonnamment calme et silencieuse ! Pas de brouhaha, pas d'agitation. C'était la première fois que j'observais une telle ambiance de recueillement avant un spectacle. Bizarre...

Soudain, un tintement de clochettes se fit entendre dans les coulisses et... le public éclata de rire.

— C'est lui ! chuchota le monsieur juste devant moi à sa femme.

— On va enfin le voir ! se réjouissait cette dernière.

Les lumières s'éteignirent et un petit homme fluët, léger apparut alors sur scène. Il portait un costume blanc quadrillé d'or et un bonnet à grelots. Son pas semblait incertain, fatigué. Il avait l'air abruti, il bâillait même ! Lentement, il finit par arriver au centre de la piste, où il... s'effondra !

— Qu'est-ce qu'il est comique ! murmura une jolie dame à ma gauche.

Je ne résistai pas et lui demandai tout bas :

— C'est qui ?

Dix, vingt regards convergèrent aussitôt vers moi !

— Vous n'êtes pas drôle ! me répondit sèchement ma voisine.

Je bredouillai :

— Mais loin de moi l'idée de vous faire rire, madame ! Je ne connais réellement pas cet...

— C'est Jean-Baptiste Auriol, voyons ! me glissa à l'oreille l'ouvreuse du cirque. On ne parle que de lui à Paris ! Regardez ! me dit-elle encore en me montrant du doigt les deux écuyers qui s'approchaient de l'artiste.

Ils le prirent par-dessous les bras et le remirent sur pied. Hélas, le fameux Auriol retomba tout de suite mollement, tel un pantin de chiffon désarticulé.

Les yeux rivés sur sa silhouette blanche, les spectateurs semblaient jubiler. Pourtant, le bouffon était toujours par terre ! Je ne comprenais toujours rien !

Voici qu'il se ranimait ! Enfin ! Il souleva sa tête, observa l'assistance en souriant et, d'un mouvement plein de malice, fit résonner les clochettes de son chapeau, celles-là mêmes qui avaient tintinnabulé tout à l'heure.

Il saisit ensuite des mèches de cheveux sur son front et tira dessus comme pour obliger son corps à se relever. À peine était-il debout qu'il amorça sans élan un saut périlleux arrière et qu'il retomba... assis sur une chaise placée à quinze pas derrière son point de départ.

— Là ! cria-t-il simplement en croisant les jambes.

Quel exploit ! Celui que je prenais il y a quelques secondes encore pour un mauvais saltimbanque était donc un prodige ! J'en avais le souffle coupé. Je n'étais pas le seul. Nous étions tous sans voix, ébahis par tant d'agilité.

Jean-Baptiste Auriol déposa ensuite par terre un mouchoir blanc :

— Là ! piailla-t-il une nouvelle fois d'un ton aigu avant de reculer de dix enjambées.

Il enchaîna ensuite sauts, culbutes, pirouettes et atterrit avec grâce sur le carré de tissu qu'il avait installé auparavant.

— Là ! reedit-il en levant gracieusement les bras.

J'étais subjugué. Immobile, les yeux ronds, je le regardais plier le mouchoir en quatre, puis en huit et renouveler l'exercice en le ponctuant de « là ! » comiques et stridents, qui ressemblaient à des cris d'oisillon affamé !

Comme j'aurais aimé être au premier rang ! Dressé sur la pointe des pieds, la main en visière sur mes yeux plissés, je tentais de mieux voir cet Auriol, cet écureuil volant, cette anguille humaine.

— Vous la voulez ?

C'était mon voisin de gauche qui venait de me parler. Un homme de mon âge, une trentaine d'années, brun, moustachu, face lunaire et vêtu d'une élégante redingote anthracite. Il me tendait sa lorgnette avec courtoisie.

— Prenez-la ! Je vous en prie ! me proposa-t-il.

Je le remerciai d'un sourire et dirigeai immédiatement l'optique vers le visage de l'acrobate. Sa figure était petite, ses lèvres étaient réhaussées de deux moustaches très noires en forme de virgules. Il avait les traits fins et l'œil malin, rieur. Mais ses instants d'immobilité étaient tellement brefs qu'il ne cessait de sortir du champ de ma lunette ; je n'arrivais pas à le suivre !

Un, deux, trois... neuf chevaux entraient maintenant en piste ! En un ballet majestueux, les animaux s'immobilisèrent les uns contre les autres, et un homme se posta debout sur la bête du milieu.

Je ne voulais pas abuser, aussi rendis-je la jumelle à son propriétaire.

— Gardez-la ! me dit ce dernier. J'ai vu le spectacle quatre fois déjà, je peux bien vous la laisser !

Je répétais, étonné :

— Quatre fois ?

— Et je reviendrai sans doute demain. L'homme-oiseau me fascine...

Auriol était en effet en train de courir en direction du premier cheval. Allait-il passer sur toutes les bêtes réunies en cabriolant sur leur dos ? Non ! Il vola, tout simplement ! Il se roula tel un ruban, puis bondit comme une balle. Il voltigea dans les airs, dépassa les quatre premières montures en prenant de l'altitude, survola avec grâce

l'écuyer qui levait les bras et redescendit souplement, pour se poser à côté du neuvième cheval !

— Là ! cria-t-il triomphant.

Prodigieux ! Le chapiteau au grand complet vacillait d'émotion. Quelle audace ! Quel génie !

Comme tout le monde, j'applaudis à tout rompre, mais Auriol ne salua pas. Nerveux et hardi, il poursuivit son numéro. Il semblait infatigable. Pendant que les animaux disparaissaient en coulisses, le garçon de piste lui apporta une dizaine de chaises, de vulgaires sièges à barreaux en sapin. Il les entassa et les cala les unes sur les autres devant lui. Puis il escalada son échafaudage branlant, ponctuant son ascension de « Là ! », « Là ! », « Là »... Arrivé au sommet, il resta en équilibre, tel un roitelet vif-argent sur un perchoir, avant d'amorcer une descente gaie et sautillante.

— Là ! lança-t-il encore en se posant sur la terre ferme devant... une file indienne de bouteilles en verre.

J'étais tellement subjugué que je n'avais pas vu les accessoiristes mettre en place cette nouvelle installation.

L'homme-oiseau remua de nouveau la tête pour faire tinter ses grelots, puis se mit à courir sur les goulots ! On aurait dit un lutin léger, un chat habile ! Aucune bouteille ne se renversa sur son passage ! Aucune ! Mais... mais qu'était-il encore en train d'inventer ? Il posait maintenant son front sur un goulot ! Incroyable ! Dressant alors ses jambes en l'air, il s'empara de la trompette à piston qu'on lui tendait.

— Là ! souffla-t-il avant de jouer un morceau accompagné par l'orchestre.

La tête me tournait, mes mains étaient moites. J'avalais ma salive, je me mordais la lèvre inférieure, je respirais profondément.

— Bouleversant, n'est-ce pas ? me demanda le propriétaire de la lorgnette. La première fois que je l'ai vu, j'étais dans le même état que vous !

Je bredouillai un maladroit « Ah ? » en accompagnant du regard l'homme-oiseau qui se dirigeait vers les coulisses.

— C'est fini ! poursuivit mon voisin. Pour vous remettre, je vous offre un verre d'absinthe.

— Je n'en ferai rien ! dis-je poliment. C'est moi qui vous invite.

Derniers arrivés, premiers sortis. Nous fûmes poussés en dehors de la tente par une foule heureuse.

— Filons par là ! conseilla mon compagnon en désignant du doigt les abords du chapiteau.

Nous nous glissâmes entre toile et câbles et rejoignîmes un café en quelques minutes.

— Je me présente, dis-je en prenant place sur une banquette de

velours rouge. Lucien Bonneville, journaliste à *La Gazette du Mans*.

— Enchanté ! Moi, je m'appelle Théophile Gautier, critique d'art, de théâtre et écrivain.

— Il me semble avoir déjà entendu votre nom.

Puis, je lui demandai :

— Retournerez-vous vraiment une cinquième fois voir Jean-Baptiste Auriol ?

— Sans aucun doute, j'irai demain, s'exclama l'homme de lettres. Ce colibri m'inspire ! Chaque jour, il invente de nouvelles prouesses. Tenez, hier, il est passé sans effort au-dessus de quatre-vingts grenadiers en armes. Avant-hier, il est retombé dans ses chaussons après un saut périlleux inimaginable. Je l'ai déjà vu s'élancer à travers un feu d'artifice. Auriol est un chevreuil, un chamois, un moineau, un ouistiti ! Et encore, les singes sont boiteux à côté de lui. Vous savez, s'il ne vole pas, c'est par pure coquetterie.

J'avouai :

— Je suis encore tout chamboulé !

— Deux absinthes ! commanda mon acolyte au patron.

J'expliquai en quelques mots comment le hasard et ma curiosité m'avaient attiré au spectacle.

— Savez-vous ce qui m'émeut le plus ? me confia mon compagnon. C'est qu'il parvienne à faire rire le public avant même d'être entré en piste !

— Avec ses grelots ?

— Oui ! Au premier tintement, la foule jubile, c'est fort, n'est-ce pas ?

— Certes ! Moi, ce qui m'impressionne bien davantage, ajoutai-je, c'est sa relation à la pesanteur !

— Dans le ventre de sa mère, il bondissait déjà ! m'expliqua Théophile Gautier. Celle-ci était écuyère et elle montait, paraît-il, à cheval tous les soirs malgré son état de grossesse avancé. Et puis, son père était acrobate...

— Comment savez-vous tout ça ? m'étonnai-je.

— Je lis les journaux moi, monsieur Bonneville, et j'écris dedans ! Tout Paris en parle !

— Son nom n'est pas encore arrivé jusqu'au Mans. Racontez-moi encore...

L'écrivain renchérit :

— Il travaille tous les jours ses grands écarts, ses jongleries, ses assouplissements. Exercices à telle heure. Répétition à telle autre. Pas un écart de régime ! Tenez, le voici ! Vous allez pouvoir lui poser toutes les questions qu'il vous plaira !

Je me tournai vers la porte d'entrée : c'était vrai, Auriol était là ! Il avait le corps d'un jeune adolescent gracile et des yeux rieurs qui

brillaient comme des billes.

— Un verre de lait ! réclama-t-il au comptoir.

— Qu'attendez-vous ? Allez-y ! plaisanta mon ami. Parlez-lui ! Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ?

J'hésitais. Quelque chose au fond de moi me rendait timide.

Je chuchotai :

— Je n'ose pas. Je préfère l'admirer en silence et imaginer qu'il touche les étoiles quand personne ne le voit. Regardez-le, il observe le ciel...

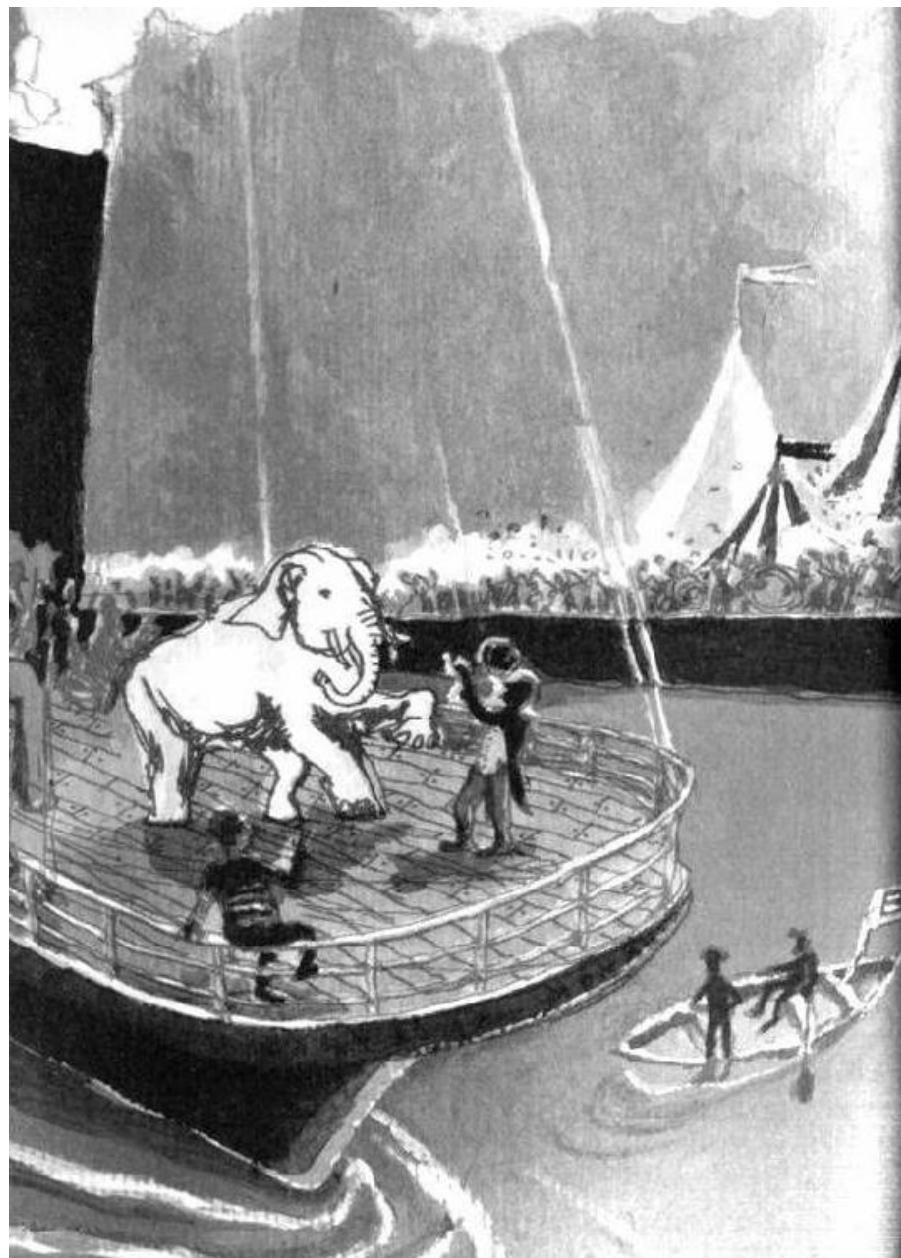
Théophile et moi parlâmes encore longuement. De tout, de rien, de Victor Hugo, de Baudelaire, de poésie. Plusieurs fois, je croisai le regard noisette d'Auriol. Plusieurs fois, je lui souris et il me sourit en retour.

Puis il s'en alla, seul.

J'aurais pu lui parler, je ne l'avais pas fait.

Ce 16 juin 1863 resta à jamais gravé dans mon souvenir comme une journée inoubliable.





IV

JUMBO,

L'ÉLÉPHANT TANT AIMÉ

SUR MON ENCLOS, il était écrit : « Jumbo, le plus grand pachyderme du monde né en captivité. »

Je mesurais 3,35 mètres et, à Regent's Park, tout le monde était fier de moi. Regent's Park, c'était le zoo de Londres, là où j'ai habité pendant dix-sept ans.

Imaginez-vous que tous les jours, des familles entières se pressaient pour me voir. Elles s'arrêtaient longuement devant moi et m'admiraient : « Mais quel géant ! », « Il est colossal ! »... Ils disaient tous la même chose.

Quand j'étais de mauvaise humeur, je leur montrais mes fesses et je raclais le sol avec ma patte arrière droite.

Quand, au contraire, j'étais bien luné, je les faisais rire avec ma trompe. Un coup à droite, un coup à gauche. Une fois au-dessus de ma barrière, une fois en l'air, et je barrissais comme un fou furieux !

Souvent, Scott, mon cornac, celui qui s'est toujours occupé de moi, faisait monter un ou deux gamins sur mon dos. Je sentais leurs petites jambes qui tremblaient. Les pauvres, ils avaient peur ! Un beau matin, savez-vous qui j'ai emmené en promenade ? Vous ne devinerez jamais ! Le fils de la reine Victoria, le prince de Galles en personne ! J'ai été heureux à Regent's Park et j'en garde de bons souvenirs.

Seules les deux dernières années ont été pénibles : je m'ennuyais, je m'ennuyais terriblement. J'étais blasé de mon succès et du défilé incessant autour de moi. Je devenais de plus en plus grognon, c'était plus fort que moi et j'attrapais un sale caractère !

Je n'obéissais plus à Scott. Je refusais d'avancer ou bien de m'arrêter ! Je tapais du pied, je mordais et je distribuais des coups de trompe en veux-tu, en voilà !

— Méfie-toi, Jumbo ! criait Scott. Le directeur du zoo est inquiet, il a peur que tu blesses quelqu'un. Tout à l'heure, il parlait même de t'abattre !

Scott pouvait toujours causer, rien ne m'impressionnait et je n'en faisais qu'à ma tête.

Un matin, un homme seul est venu rôder autour de mon parc. Il m'a observé très longuement. Je crois qu'il cherchait à me voir de dos, de face, de profil, de trois quarts ! Au bout d'un moment, j'ai eu envie de m'amuser un peu : je me suis approché le plus près possible de la double clôture de sécurité et j'ai tendu ma trompe vers lui. Il n'a pas reculé. Il a même approché sa main. J'aimais bien son odeur.

— T'aimerais travailler dans un cirque ? m'a-t-il demandé.

Un cirque ? À l'époque, je ne savais pas ce que c'était...

— Tu aurais une vie moins monotone qu'ici, tu voyagerais, tu rencontrerais d'autres animaux extraordinaires...

Enfin quelqu'un qui comprenait ma lassitude !

Hélas, le directeur du zoo est venu troubler notre intéressant tête-à-tête.

— Alors, que pensez-vous de notre Jumbo ? a-t-il lancé de sa voix haut perchée. Il est fantastique, n'est-ce pas ?

Quel hypocrite, celui-là ! La veille, il voulait me tuer et là, j'étais « fantastique, n'est-ce pas ? »... De rage, j'ai aspiré une bouffée de poussière au sol, que j'ai soufflée d'un coup dans sa direction. Il s'est mis à tousser et l'homme a éclaté de rire.

Ce soir-là, comme à son habitude, mon Scott est venu me rendre une petite visite. Il n'était pas dans son état habituelle l'ai immédiatement senti.

— Un cirque américain a proposé au directeur de t'acheter pour neuf mille dollars ! m'a-t-il annoncé. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Rien ! Je ne savais toujours pas ce qu'était un cirque.

— Il a très envie de se débarrasser de toi et d'utiliser cet d'argent pour acquérir d'autres animaux, mais il hésite : trop de gens viennent ici pour te voir. Tu es quand même la grande attraction de Regent's Park, toute l'Angleterre te connaît et t'admire !

Sans trop savoir pourquoi, à ce moment précis, j'ai repensé à l'homme du matin et j'ai barri longuement.

Le lendemain soir, Scott m'a simplement dit :

— Neuf mille cinq cents dollars. En un jour, tu as augmenté de cinq cents dollars ! Bravo !

Et le surlendemain, il est arrivé en courant et m'a informé de la grande nouvelle :

— On part aux États-Unis ! Le cirque Barnum t'a acheté pour dix mille dollars et il m'embauche aussi pour continuer à m'occuper de toi ! C'est l'aventure, Jumbo ! On va traverser l'océan... À nous l'Amérique !

Lui était tout excité. Moi, je suis resté imperturbable.

Pendant les trois jours qui ont suivi, un grand défilé a commencé devant chez moi. Et quand je dis grand, c'est grand ! On aurait dit que toute la ville s'était donné rendez-vous au zoo. Je n'avais jamais vu autant de gens rassemblés autour de moi ! Il y avait des dessinateurs qui croquaient mon portrait, des peintres avec leurs pinceaux et leurs chevalets, des photographes cachés sous des rideaux noirs. Les journalistes prenaient des notes, posaient des questions à mon sujet et beaucoup d'inconnus parlaient de mon cas, s'agitaient, haussaient le ton.

— Nous nous battons jusqu'au bout pour qu'il reste ici ! martelait un gros monsieur en redingote.

— C'est notre Jumbo à nous ! articulait son voisin.

Un peu plus tard, Scott me confirma ce que j'avais compris :

— Les Londoniens ne veulent pas te laisser partir en Amérique, m'expliqua-t-il. Ils t'aiment ! Tu fais la une de tous les journaux ! La reine et le prince de Galles en personne veulent faire annuler la vente, des milliers d'enfants écrivent au cirque Barnum pour les supplier de renoncer à toi. Tu es une vedette, mon Jumbo ! Une star !

Toutes ces histoires sur mon compte me mettaient d'excellente humeur. Pour plaisanter, j'aspirai les cheveux de Scott avec ma trompe. Il explosa de rire :

— Arrêêête ! Dis-moi, tu m'as l'air plutôt content de t'en aller.

Oui et non. À vrai dire, j'étais surtout curieux de sortir d'ici.

Malgré la mobilisation de tous les Londoniens, je suis quand même parti. En 1882, j'ai dit adieu à Regent's Park, adieu à l'Angleterre, et je suis monté avec Scott à bord de l'*Assyrian Monarch*. Vous auriez dû voir ça : les quais du port étaient noirs de monde. Il y avait plein d'enfants qui agitaient des mouchoirs blancs en m'acclamant :

— Jum-bo ! Jum-bo ! Jum-bo !

Ils ont aussi entonné un hymne triste à faire pleurer tous les éléphants de la Terre. Heureusement, à ce moment-là, l'homme du cirque est arrivé. Il a tapoté le haut de ma trompe en me lançant un chaleureux « Bienvenue à bord, camarade ! ».

Tout de suite, j'ai reconnu sa bonne odeur.

Puis Scott m'a glissé à l'oreille :

— Le paquebot largue les amarres ! On part !

C'est à partir de ce moment que mon cauchemar a commencé. J'ai voyagé au fond de la cale, attaché à de grosses chaînes. Le sol vibrait et tanguait sous mes pattes et j'étais horriblement malade. C'est bien simple, je n'ai presque rien mangé de toute la traversée. Je balançais ma tête de gauche à droite et de droite à gauche pendant des heures, et j'attendais les visites de Scott en barrissant de désespoir. Ce voyage a été un interminable calvaire.

Aussi quand, un beau matin de printemps, mon cornac m'a annoncé qu'on voyait la terre à l'horizon et que nous serions arrivés dans quelques heures, j'ai senti enfin un peu de vie ranimer mon immense corps. J'allais pouvoir bouger !

À peine avais-je posé une patte sur la passerelle du paquebot que j'ai entendu une musique joyeuse monter du quai.

J'étais parti en musique, j'arrivais en fanfare !

Un orchestre et une nuée d'enfants se sont bientôt agglutinés autour de moi et j'ai été couvert de milliers de confettis et de serpentins. Quelle fête, les amis ! Quelle cacophonie aussi !

Toutes les dix minutes, une voix enthousiaste retentissait dans un haut-parleur :

— En ce 9 avril 1882, Jumbo devient a-mé-ri-cain !

— Bienvenue à notre concitoyen !

— Bienvenue à l'éléphant le plus grand du monde !

— Jumbo, bienvenue au cirque Barnum !

L'après-midi même, j'ai découvert ma nouvelle demeure et là, quel choc !

— Descends, Jumbo ! Là ! Doucement !

Non sans difficulté, je suis sorti du camion dans lequel on m'avait fait monter à l'embarcadère. J'ai tout de suite remarqué les deux immenses chapiteaux qui se dressaient devant moi.

L'homme à la bonne odeur a expliqué à Scott :

— À droite, c'est le cirque où se déroulent les deux spectacles quotidiens. À gauche, c'est la ménagerie qui reçoit des centaines de visiteurs par jour. C'est là où Jumbo va travailler.

Nous nous sommes donc dirigés vers la gauche. Bien avant d'arriver à la tente, mon flair m'a annoncé la présence d'autres animaux : des pachydermes assurément et encore d'autres bêtes, certaines m'étaient inconnues, elles n'existaient pas au zoo de Regent's Park. J'ai barri, à la fois d'appréhension et de curiosité. Chose étonnante, un autre éléphant m'a répondu d'un petit barrissement aigu et amical.

— C'est Tom-Pouce ! a expliqué mon ami qui sentait bon. Il est aussi petit que tu es grand. Et tu verras, il est très drôle !

Puis nous sommes entrés à l'intérieur...

Je ne savais où regarder tant il y avait à voir de tous les côtés. J'ai reconnu des zèbres, des girafes, des chameaux, des ours bruns et blancs, des autruches, des hippopotames, des singes, des antilopes, des gnous, des rhinocéros, des lions, des panthères, des léopards...

Avant d'être capturée, ma mère, qui avait vécu dans la savane africaine, m'avait toujours recommandé de me méfier des fauves. Aussi, par réflexe, j'ai vérifié que ceux-ci étaient bien enfermés. Ils logeaient dans de très belles roulottes sculptées et décorées dans les tons rouge et or, constellées d'éclats de miroirs scintillants.

Puis mon regard s'est arrêté sur un bien étrange être humain. Scott, lui aussi, a paru étonné. Notre guide a fait les présentations :

— Voici Dorothy, la femme à barbe.

Scott n'est pas parvenu à cacher son étonnement :

— Elle est exposée au même titre qu'un animal ? a-t-il demandé, choqué.

Mon ami américain semblait trouver cela tout à fait normal et il a désigné du doigt d'autres créatures bizarres :

— Il y a aussi l'homme à la tête de loup, là-bas ! dit-il. Et Olga, qui est plus large que haute, et les sœurs siamoises et...

Scott n'a pu réprimer son dégoût.

— Mais c'est monstrueux ! a-t-il bafouillé.

— Le public adore voir des phénomènes de la nature ! a expliqué notre guide. Il paye pour ça.

Après ce rapide tour du propriétaire, on m'a emmené dans mes appartements, si je puis m'exprimer ainsi : c'était un box d'une belle superficie, qui était déjà occupé par un éléphant nain.

— Moi, c'est Tom-Pouce, m'a-t-il dit. C'est toi, Jumbo ?

Dégourdi et d'humeur joyeuse, Tom-Pouce m'a paru immédiatement sympathique.

M. Barnum, le directeur du cirque, avait décidé de nous présenter ensemble au public. Nous n'avions rien à faire à part être « Le Lilliputien et le géant », c'est-à-dire rester nous-mêmes. Et pour Tom Pouce, être soi-même... c'était faire le clown ! Tous les jours, il inventait de nouvelles pitreries, et moi je riais ! Oui, je riais en chœur avec le public. Tom se faufilait entre mes pattes, il nouait sa trompe à la mienne, il tentait de pousser le barrissement le plus long du monde... Avec lui, la vie était un enchantement quotidien. Tom était

drôle, mais aussi sensible. Par exemple, il ne cessait de s'inquiéter pour Dorothy et Olga.

— Elles sont tellement malheureuses d'être enfermées ici ! se lamentait-il.

Alors, parfois, quand trop de gens les regardaient, Tom et moi, nous improvisions une petite animation pour détourner leur regard. Nous barrissions à tour de rôle et sur tous les tons. Ou bien je me couchais par terre et Tom me marchait dessus !

Le soir, Scott venait toujours passer un moment avec nous. À voix haute, il nous racontait les numéros de cirque qu'il avait vus sous le chapiteau planté à côté du nôtre.

— Au sommet, nous expliquait-il, des trapézistes volent dans des tenues de paillettes et de lumière... À mi-hauteur, des funambules habiles comme des singes marchent sur des fils et font des pirouettes... Et en bas, ah en bas... C'est un joyeux bazar !

Avec Tom-Pouce, on buvait ses paroles. Moi, je fermais les yeux et j'imaginai toutes les scènes, tous les détails qu'il évoquait.

— Ici, un ours danse, poursuivait-il, un chimpanzé en redingote se promène sur un petit hippopotame, un magicien fait apparaître des colombes, une otarie souffle dans une trompette... Là, des clowns se lancent des tartes à la crème, une écuyère voltige de cheval en cheval, un jongleur lance quinze assiettes sans en casser une seule... C'est époustouflant ! Tout se passe en même temps, et on ne sait plus où regarder.

Comme les récits de Scott nous faisaient rêver !

— J'aimerais tant voir ça ! soupirait Tom-Pouce.

— Et moi, disais-je, je voudrais carrément participer à ce spectacle géant ! Des acrobates pourraient virevolter sur mon dos, pourquoi personne n'y a jamais pensé ?

Pourtant, j'aimais ma vie à la ménagerie Barnum, elle était animée et joyeuse. Presque toutes les semaines, on changeait de ville et, à chaque fois, c'étaient de nouvelles odeurs, des lumières différentes à découvrir. Les hommes, quant à eux, ne variaient guère d'un endroit à un autre : ils poussaient les mêmes exclamations de joie ou de surprise. Ils dévisageaient toujours avec autant d'indécence Dorothy et Olga.

On voyageait en train, et inutile de vous dire que chaque départ, chaque arrivée était un beau capharnaüm ! Les chapiteaux se dégonflaient, « pfuit ! », comme des baudruches. Les centaines de caisses de matériel étaient entreposées çà et là, des dizaines de

véhicules circulaient dans tous les sens : des camions, des porte-charges, des élévateurs... Les maîtres d'œuvre criaient : « Pousse ! », « Tire ! », « Doucement ! »... Scott redoutait cette agitation.

— Un jour, maugréait-il, il arrivera quelque chose !

Et un matin de 1884, l'accident tant redouté par mon cornac a eu lieu un peu avant midi...

L'orage menaçait, le tonnerre grondait et tout le monde, sur le quai, était nerveux. Certains, comme les chimpanzés, hurlaient à la mort, les autruches battaient frénétiquement des ailes, les fauves rugissaient et faisaient les cent pas dans leurs cages dorées. Un vent de panique très perceptible soufflait aux abords du train.

Scott, sans doute pour aller plus vite, a saisi ma trompe – jamais il ne faisait ça –, et il a tiré vivement dessus pour me faire grimper dans le wagon. Irrité par son geste un peu brutal, j'ai détourné ma grosse tête et Scott s'est fâché :

— Ah non, Jumbo ! Ce n'est pas le moment de faire le malin ! Dépêche-toi !

J'ai refusé d'obéir. D'un puissant coup de reins, j'ai réussi à détalier sur le côté et à m'enfuir droit devant moi, droit... sur la locomotive en mouvement qui venait chercher notre bétailière. Bam !

Le choc, rude, terrible, m'a laissé couché sur le flanc. J'ai essayé de bouger, en vain. J'ai voulu barrir, aucun son n'est sorti de ma gorge. Je souffrais à peine, une vague douleur m'engourdissait la tête. Seuls quelques bruits lointains me parvenaient. Ainsi entendis-je Tom-Pouce crier dans notre langue :

— Jumbo ! Ça va ?

J'ai senti encore l'odeur de Scott, puis plus rien... Le vide.

Il s'est passé ensuite quelque chose d'étrange : moi, d'habitude si lourd, je flottais dans les airs ! Je voyais mon corps inerte, par terre.

— Il est mort ! hurlait Scott à moitié couché sur moi, l'oreille plaquée sur ma poitrine.

La nouvelle s'est répandue à une vitesse incroyable dans tout le cirque : « Jumbo est mort ! » Oui, j'étais mort... Mais, chose étrange, j'avais l'impression d'être bien vivant et je me déplaçais aussi légèrement qu'une plume au vent !

Je suis entré dans le wagon pour voir Tom-Pouce. Il était là, seul et triste. Je me suis posé, tel un oiseau, sur sa tête et je suis resté là, à ses côtés. Soudain Scott est arrivé. Il était en larmes et ses jambes flagellaient.

— Nous venons tous les deux de perdre un grand ami ! a-t-il déclaré à Tom-Pouce entre deux sanglots.

Tom a enroulé amicalement sa trompe autour du cou de mon

cornac.

— Barnum n'a pas perdu de temps ! a expliqué celui-ci. Il a déjà annoncé le drame à la presse en racontant que Jumbo s'était interposé entre la locomotive et toi pour te sauver la vie ! C'est le roi des menteurs !

Tom-Pouce restait immobile.

— Barnum a aussi décidé de le faire naturaliser. Son corps sera empaillé et exposé au public.

Naturaliser... Je ne savais pas ce que cela signifiait. J'ai passé la nuit auprès de mes deux amis. Scott était tellement ébranlé qu'il a décidé de voyager dans la voiture à bestiaux avec Tom-Pouce ! Je me suis déplacé lentement et suis resté tantôt près de l'un, tantôt près de l'autre. Je les ai consolés en silence. J'essayais bien de leur dire : « Ne pleurez pas comme ça ! Je suis ici ! », mais ils ne me sentaient pas.

Enfin, au matin, la porte s'est ouverte dans un grand fracas métallique : nous étions arrivés dans la ville où, cet après-midi même, le cirque accueillerait des milliers de spectateurs. Moi, c'était décidé, j'assisterais à la représentation, celle que j'aurais tant voulu voir quand je vivais encore, celle à laquelle j'aurais tant aimé participer...

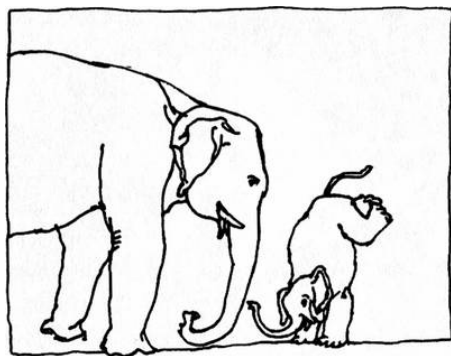
J'ai regardé les hommes monter les tentes. Quelle organisation ! Quelle coordination ! Tout est allé très vite. Là-bas, plus bas, j'ai vu Tom-Pouce, Dorothy, Olga, les sœurs siamoises... qui entraient dans la ménagerie. J'ai murmuré :

— Pardonnez-moi, mes amis, je vous abandonne. Moi, je vais au spectacle et en plus, sans ticket ! Si Barnum savait ça !

Ç'a été un moment magique, grandiose, encore plus beau que dans les récits de Scott. Les spectateurs, dans les gradins, ne savaient plus où donner la tête mais moi, je voyais tout en même temps, j'avais l'impression d'être partout à la fois ! Je me promenais serein et léger, de plus en plus léger, à l'intérieur du chapiteau.

Je me suis balancé avec un trapéziste prêt à exécuter le « saut de la mort », j'ai marché aux côtés du funambule en retenant ma respiration, je me suis glissé dans l'oreille d'un chimpanzé, j'ai valsé avec un ours déguisé, je me suis caché dans le chapeau du magicien, j'ai frôlé les mains habiles du jongleur...

Et à la fin de cette représentation féerique, j'ai rejoint, ravi, le paradis des éléphants. C'est de là que je vous ai conté mon histoire, et c'est ici que j'attends mon ami Tom-Pouce.





V

ÉMILIE LOISSET, LA BELLE ÉCUYÈRE DU CIRQUE D'HIVER

PAUL REGARDAIT la photo de sa mère. Il caressa, sur le papier glacé, ses longs cheveux blonds et bouclés qui retombaient sur ses épaules, puis déposa un baiser sur sa joue droite, celle qui portait un grain de beauté. Il glissa ensuite l'image sous son oreiller et chuchota à son frère, installé dans le lit voisin :

— Parle-moi de maman !

Jules se souvenait un peu d'elle, puisqu'il était âgé de sept ans lorsqu'elle est morte. Mais Paul, lui, n'avait que trois ans et il avait l'impression de n'en avoir gardé aucun souvenir.

— Quand tu étais tout petit, elle te faisait sauter sur ses genoux en chantant : « À dada sur mon bidet, quand il trotte, il fait des pets... », et toi, tu riais aux éclats !

Cette anecdote, Jules l'avait déjà racontée des dizaines de fois, mais Paul ne se lassait pas de l'entendre.

— Extinction des feux ! cria soudain M. Houillon, le surveillant du dortoir. Soufflez vos bougies ! Et le premier qui jacasse aura affaire à moi !

Aussitôt, un grand silence s'installa dans la chambrée.

Paul enfouit la tête dans son oreiller, ravalant, comme d'habitude, quelques sanglots. Depuis que leurs parents étaient partis pour toujours, leur papa d'abord, puis leur maman, Jules et lui vivaient à l'institution Sainte-Genève des jeunes pupilles de l'État, à Paris. Un endroit où tout était triste : les murs, le décor, l'ambiance... tout.

À six heures du matin, un son abominable de casserole déchira les tympans de Paul, c'était Houillon qui sonnait la cloche. C'était l'heure de se lever, de s'habiller, de faire son lit...

Vingt minutes plus tard, Paul, Jules et leurs compagnons étaient assis au réfectoire devant une tranche de pain et une soupe fumante.

— Bonjour mes petits ! dit M^{lle} Raynaud, la directrice.

Chaque jour de l'année, elle était habillée en noir.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer ! pour-suivit-elle mystérieusement.

Lentement, elle déplia une lettre et lut :

*Chère madame la directrice
de l'Institution Sainte-Geneviève
des jeunes pupilles de l'État.*

Nous organisons une représentation de bienfaisance le 13 mars 1882 et nous avons l'honneur de vous y inviter, vous et tous les enfants de votre établissement. L'entrée se fera dès 15 h 30 ; la séance débutera une demi-heure plus tard...

Veuillez recevoir mes hommages, Madame...

Le directeur du cirque d'Hiver.

Une envolée de cris traversa la salle à manger. C'était la première fois, depuis qu'ils étaient arrivés ici, que Jules et Paul passeraient une journée pas comme les autres. C'était aussi la première fois de leur vie qu'ils allaient voir un spectacle...

Le chemin était long pour se rendre au cirque, mais Paul marcha sans se plaindre. Il regardait les chevaux, les carrioles, les diligences, les cochés... Il observait, sans dire un mot, ce qui se passait autour de lui.

— Nous sommes arrivés ! signala M^{lle} Raynaud.

Paul leva les yeux vers le cirque d'Hiver et étouffa un « Ooooooh » admiratif. Jamais auparavant il n'avait vu un bâtiment pareil. Ce dernier était rond, tout rond, avec un bel ange sur le toit et deux statues de cavalier de part et d'autre de la porte principale.

— Je vous demande, ordonna M^{lle} Raynaud, d'avoir un comportement digne de notre établissement, d'être polis, calmes et de vous tenir droits sur votre siège !

Puis ils entrèrent, en rang, deux par deux.

L'intérieur du cirque d'Hiver était magnifique ! Paul remarqua tout de suite, au plafond, le gigantesque lustre de verre. Il scintillait de mille reflets qui miroitaient sur la piste, sur les chaises, sur les gradins et sur les loges tapissées de velours rouge. L'odeur de l'endroit flatta immédiatement le nez de Paul, c'était pourtant un mélange étonnant : ça sentait à la fois le parfum de femme, la cire et le crottin de cheval.

— Paul ! appela sèchement M^{lle} Raynaud.

Le garçon n'aimait pas la directrice, elle l'effrayait. Aussi bredouilla-t-il de façon à peine audible :

— Oui, madame !

— Assieds-toi au premier rang avec les plus petits. Il reste une place, elle est pour toi !

Roulement de tambours, trompettes et hautbois résonnèrent soudain joyeusement... Le spectacle allait commencer ! Un monsieur en redingote et haut-de-forme salua le public et annonça :

— Voici la plus grande, la plus belle, la plus célèbre écuyère de tous les temps : Émilie Loisset !

Un garçon de piste ouvra alors la grille de fer qui séparait les écuries du manège, et une jeune cavalière, assise en amazone, apparut sur un superbe alezan noisette.

Elle fit, au pas, un premier tour de piste. En un instant, tout vacilla dans la tête et dans le cœur de Paul.

D'abord, cette mademoiselle Loisset avait des cheveux blonds et bouclés ainsi qu'un grain de beauté sur sa joue droite : comme sa maman !

Ensuite, elle venait de lui sourire, à lui et à lui seul, il en était sûr !

Enfin, son animal était splendide. Depuis sa place, Paul aurait pu, en tendant bien la main, caresser son poil soyeux et luisant.

Paul regardait l'écuyère, il ne voyait qu'elle.

Son cheval lui obéissait au doigt et à l'œil. Elle le faisait marcher, reculer, trotter, s'agenouiller, saluer, danser même au rythme de la musique. Et tout cela, sans aucun coup de cravache !

Émerveillé, Paul observait M^{lle} Loisset avec attention. Il remarqua deux choses, deux détails qui lui plurent énormément : non seulement elle parlait à son cheval, mais elle le caressait aussi en permanence de sa main gauche.

Soudain, elle se mit debout sur son animal au galop !

— Ahhh ! souffla Paul surpris.

Elle enchaîna équilibres et sauts avec une aisance déconcertante. Puis, le pied retenu par une rêne, elle se renversa complètement, la tête en bas !

— Ahhh !

Le garçon bondit de son siège, tout à la fois impressionné, inquiet, ému et enchanté.

Une main se posa fermement sur son épaule ; c'était celle de M^{lle} Raynaud.

— Assieds-toi ! lui commanda-t-elle sèchement.

Pendant quelques secondes, l'image grise de l'orphelinat lui revint en tête, comme une gifle cinglante. Son cœur se serra. Il fronça les yeux pour chasser cette sombre pensée et, quand il les rouvrit,

l'intrépide écuyère cria :

— Debout, « Pour toujours » !

Aussitôt, l'alezan se dressa sur ses pattes arrière et recula vers les coulisses. M^{lle} Loisset, souriante, radieuse, en un mot superbe, salua le public avant de disparaître.

Paul était tout chamboulé.

Le reste du spectacle ? Il défila sous ses yeux sans qu'il y prête vraiment attention.

Les autres riaient, pas lui.

Ils applaudissaient, pas lui.

Paul était absent, absorbé par de drôles de pensées. Il rêvait d'Émilie Loisset. Il imaginait qu'ils trottaient ensemble sur son cheval « Pour toujours » dans le ciel. Oui, dans le ciel !

— Oh ! Oh ! Réveille-toi !

Jules passa sa main devant les yeux de son frère et le secoua par la manche.

— C'est terminé, on y va ! dit-il. M^{lle} Raynaud va rouspéter si tu ne te dépêches pas.

Paul jeta un dernier coup d'œil vers la piste et des larmes, soudain, inondèrent son regard. Non, il ne voulait pas rentrer à l'orphelinat si triste, si silencieux, si sombre.

Le soir même, en regardant la photo de sa maman, Paul décida de retourner voir Émilie Loisset. À vingt-deux heures, il l'avait lu sur l'affiche, il y avait un spectacle. Très vite, il échafauda un plan dans sa tête.

Paul faisait semblant de dormir et écoutait Houillon aller et venir dans le dortoir. Après un moment, le surveillant se retira enfin dans sa chambre. Paul s'habilla à la hâte, plaça son polochon sous les draps, regarda son frère qui somnolait déjà, et fila vers les toilettes. Comme un écureuil agile, il se faufila entre les barreaux de la fenêtre et se laissa tomber légèrement sur un toit un peu plus bas. Sans perdre de temps, il courut ensuite sur les tuiles vers la partie la plus basse de la maison, avant de s'agripper à la gouttière et de rejoindre la rue.

Par où aller maintenant ? Le garçon se souvenait vaguement du chemin et il trotta, trotta au hasard des rues. Il sentit soudain la peur s'insinuer en lui, ses pas hésitèrent, il eut envie de rebrousser chemin. Il pensa alors au visage de l'écuyère, à son grain de beauté sur la joue droite et il retrouva le courage d'aller jusqu'au bout de sa fugue folle. Par trois fois, il demanda sa route à des cochers à l'arrêt.

— Le cirque d'Hiver, s'il vous plaît. C'est par où ?

— Devant toi, mon garçon ! s'exclama le dernier des postillons.

Paul leva les yeux. Le cirque était là, illuminé, splendide ! Il était arrivé !

Il n'avait pas d'argent, mais se glissa néanmoins dans la file

d'attente.

— Eh toi, bonhomme ! Où est ton ticket ? héla le caissier alors qu'il tentait de passer, caché entre deux grandes personnes.

Paul ne paniqua pas. Son désir de voir Émilie Loisset était si fort qu'il improvisa un mensonge avec un aplomb déconcertant :

— Je suis le neveu de mademoiselle Loisset et je viens la saluer.

Comment avait-il pu dire ça ? ! Il s'étonna lui-même.

— Son neveu ? répéta le caissier.

— Oui ! assura Paul.

— Attends un peu. Nous allons vérifier si ce que tu dis est vrai.

Paul était dans un état étrange : il n'avait pas peur, il était même calme.

Quelques minutes plus tard, Émilie Loisset en personne se tenait debout devant lui et la foule soudain s'empressa autour d'eux.

— C'est elle, c'est Émilie Loisset ! entendait-on chuchoter.

— Oh, vous n'avez plus de grain de beauté sur la joue ! s'exclama Paul.

Les gens tout autour éclatèrent de rire, mais l'écuyère ne répondit pas.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-elle fermement.

Paul la regarda avec tant d'admiration et de tendresse que le visage d'Émilie se dérida un peu.

— Je suis content parce que je vous vois ! bafouilla maladroitement Paul. Maintenant, je vais m'en aller ! Je ne veux pas vous déranger.

— D'où viens-tu ? l'interrogea-t-elle.

— De l'orphelinat Sainte-Genève !

— Et tu es tout seul ?

— Oui, je me suis échappé...

— Comment t'appelles-tu ?

— Paul.

— Écoute, Paul, juste après mon spectacle, je te raccompagnerai moi-même et tu m'expliqueras pourquoi tu as raconté que tu étais mon neveu. Pour l'instant, viens avec moi.

Émilie lui prit la main et l'emmena à l'intérieur du cirque.

— Comment s'appelle votre cheval ? lui demanda Paul en dévorant des yeux les boucles blondes qui dansaient sur ses épaules.

— J'en ai trois ! expliqua l'écuyère. « Mahomed », c'est mon préféré, c'est lui que tu vas voir ce soir. Et puis, il y a aussi « Ben Azet » et « Pour toujours ».

— « Pour toujours », c'est un drôle de nom ! remarqua Paul.

— Et un fichu caractère, crois-moi ! Il y a un an, je suis tombée à cause de ce gremlin. Il a refusé de sauter au-dessus d'une simple table et je me suis démis une épaule. Maintenant, assieds-toi là ! lui dit-elle en désignant une place au premier rang, et ne bouge pas. Je viendrai

te chercher après mon numéro.

De nouveau, Paul eut l'impression de vivre un conte de fées : coiffée d'un tricorne à plumes, vêtue d'une veste de velours noir et d'une grande jupe grise, la jeune femme apparut sur la piste, chevauchant un bel étalon noir. Un long foulard de soie blanche, qui flottait derrière elle, la faisait ressembler à une étoile filante.

Émilie fit danser son animal. Ensemble, ils sautèrent au-dessus d'une table où étaient posés des chandeliers illuminés. Ensemble, ils bondirent dans un cerceau enflammé !

Paul ne pensait plus à rien. Il la regardait, avec des « gling-gling » dans les yeux. Il était heureux.

Quelques minutes après la fin du numéro, Paul sentit une main se poser sur son épaule. C'était elle.

— Viens ! lui murmura-t-elle à l'oreille. Je te raccompagne.

Paul obéit. Il se leva, glissa spontanément sa main dans la sienne et se laissa lentement conduire par elle.

— Cocher ! appela-t-elle pour intercepter une voiture.

Jamais Paul n'était monté dans ces cabines tirées par des chevaux.

— Hue ! cria le conducteur, et doucement, la voiture s'ébranla sur la rue pavée.

Paul se sentait en confiance.

— Est-ce que vous êtes mariée ? osa-t-il demander.

— Non ! Pas encore !

— Alors, vous avez un amoureux ?

— Tu es bien curieux !

— J'ai bien regardé, poursuivit Paul. Il y a plein d'hommes qui vous regardent et qui vous aiment.

— Oui, tu as raison. Mais moi, je ne les aime pas !

— Ah ! Aucun ?

— Si, j'ai aimé un prince, le prince de Hastfeld. Il était venu me voir un soir et il était tombé amoureux de moi. Et moi, de lui. Il voulait se fiancer avec moi.

— Et puis ?

— Et puis, rien.

— Pourquoi vous ne l'avez pas épousé ?

— C'est un secret.

— Vous ne vouliez pas être une princesse ?

— Je suis Émilie Loisset, c'est déjà bien, tu ne trouves pas ? Sais-tu ce que j'ai fait graver sur le pommeau de ma cravache ?

— Non !

— « Princesse ne daigne, Reine ne puis, Loisset suis ! »

— Je ne comprends pas.

— Ça veut dire que je ne peux pas être reine, que je ne veux pas être une princesse et que je suis très contente d'être Émilie Loisset ! Ma

sœur Clotilde a épousé un prince. Beaucoup d'écuyères épousent des hommes riches, tu sais...

— Vous ressemblez à ma maman. Elle est morte ! lâcha Paul.

À ces mots, Émilie frémit et serra le garçon contre elle.

— Moi aussi ! murmura-t-elle. Ma maman est morte. Mon papa aussi d'ailleurs. Sais-tu ce qu'ils faisaient ? Ils étaient glaciers rue Royale. Aimes-tu les glaces ?

— Je n'en ai jamais mangé ! répondit Paul.

— Nous sommes arrivés ! s'écria le cocher.

— Émilie ! demanda encore Paul. Cet après-midi, vous aviez un grain de beauté sur la joue. Où est-il ?

— C'était du maquillage ! avoua l'écuyère en souriant.

En voyant la vieille bâtisse, Paul se mit à pleurer.

— Qu'est-ce que je vais prendre ! sanglota-t-il doucement. Je vais me faire taper ou punir...

— Ne t'inquiète pas !

Émilie sonna.

M^{lle} Raynaud en personne vint leur ouvrir en chemise de nuit. Paul était tout gêné, il ne l'avait jamais vue comme ça !

Très vite, l'écuyère prit la directrice en aparté. Que se dirent-elles ? Paul n'entendit pas tout, mais il vit qu'Émilie lui remettait une bourse de cuir avec de l'argent à l'intérieur.

Puis Émilie revint vers Paul, elle l'embrassa et lui fit la promesse de lui donner bientôt de ses nouvelles.

Rien, pas une réprimande, pas un coup, pas de punition : rien ! Paul se demanda comment cela était possible. Dans le dortoir, tout le monde était assoupi. Jules semblait ne pas avoir bougé.

— Ton escapade, lui dit M^{lle} Raynaud, c'est un secret entre nous, n'est-ce pas ?

Paul acquiesça, même s'il savait qu'il en parlerait à son frère. Puis il rejoignit le dortoir, la tête remplie de rêves, le cœur grisé, fier de son aventure et nourri de sa nouvelle amitié.

Quelques jours plus tard, à la fin d'un déjeuner, la directrice de l'orphelinat, toujours engoncée dans une robe noire, annonça du bout des lèvres :

— Le dessert d'aujourd'hui nous est gentiment offert par une écuyère du cirque l'Hiver.

— C'est quoi ?! s'écrièrent les enfants à la cantonade. C'est quoi ? C'est quoi !

M^{lle} Raynaud regarda avec insistance Paul avant de répondre :

— De la... glace !





VI

LES CROCODILES DU CAPITAINE WALL

C'ÉTAIT UN SOIR sans nuages. Une douce brise taquinait les arbres. La lune était pleine, blanche et lumineuse.

Tous les animaux du Nouveau Cirque étaient nerveux. Les lions tournaient en rond dans leurs cages, les éléphants barrissaient sans faiblir, Fouck le chimpanzé ne restait pas en place, les chevaux trépignaient dans leurs boxes. Les gardiens au grand complet étaient sur le qui-vive, prêts à intervenir au moindre débordement.

Les crocodiles du capitaine Wall n'échappaient pas eux non plus à l'influence de l'astre rond. Gordon, la soixantaine fatiguée, connaissait bien les bestiaux : il pressentait qu'il y aurait du grabuge dans la nuit. Depuis plus d'une heure, ils poussaient des hurlements comparables à ceux des fauves et un combat, il le savait, pouvait éclater à tout moment entre eux. Le capitaine n'était guère plus rassuré ; il avait déjà quitté deux fois sa roulotte pour venir voir.

— À la moindre alerte, tu fais comme d'habitude : tu m'appelles ! avait-il recommandé à son vieil assistant.

Puis, avant de retourner se coucher, il était descendu dans l'enclos pour montrer qu'il était là et il avait rudoyé ses animaux d'une voix bourrue.

— Quel dompteur, ce Wall ! s'exclama Patchi, un jeune et tout nouveau apprenti cornac.

— Ces bestioles, ça ne se dresse pas ! avait rectifié le vieux Gordon. Elles n'ont aucun sentiment, elles sont programmées pour bouffer et si tu te trouves sur leur chemin, clac, c'est ton bras ou ta jambe qui y passe !

Patchi frissonna.

— On dit que le capitaine Wall leur lime les dents !

— T'es là depuis trois jours et t'as déjà entendu ces sornettes ! déplora Gordon. Ceux qui racontent ça sont des jaloux. C'est archi-faux.

— Pourquoi ?

— Tu sais, petit, chaque animal a trois cent cinquante crocs ! Tu imagines un peu le boulot pour raboter tout ça ! Et puis, un crocodile sans une bonne dentition ne mange plus correctement et dépérit. Je peux te dire que Wall a acheté chacun d'entre eux un beau petit paquet de dollars, il n'a aucune envie de les voir crever !

Patchi écarquilla les yeux :

— Des dollars d'Amérique ? bafouilla-t-il.

Gordon éclata de rire devant tant de naïveté.

— Yes, sir ! répondit-il. Il y a en Californie des grandes fermes où l'on élève des milliers de crocodiles pour les transformer en portefeuilles ou en sacs de voyage... C'est là que Wall est allé les chercher. En France, tu parles que les bêtes font sensation, les gens n'en ont jamais vu d'aussi près !

Quelque chose d'imperceptible venait de se produire. Gordon leva le nez, tendit l'oreille. Le vent avait changé, il avait forci un peu et son chant dans les peupliers avait perdu de sa douceur. C'est ce moment que les crocodiles choisirent pour se sauter dessus ! On entendit soudain de terribles claquements de mâchoires, suivis de grognements abominables.

Gordon hurla à l'intention du petit cornac :

— Wall ! Va chercher Wall !

Puis il fonça vers l'enclos des monstres en vociférant des injures :

— Crapules ! Vauriens ! Sauvages !

Trois adversaires se livraient bataille sur la terre ferme avec une violence extrême. Gordon vit des écailles voler. Il saisit un barreau d'acier, prit le temps d'inspirer une grande bouffée d'oxygène, comme pour se donner du courage, et il fonça dans l'arène.

Il tapa sans ménagement sur le premier combattant venu, pour essayer de l'éloigner des autres.

« Se méfier de tout ! pensait Gordon dans le feu de l'action. De leurs gueules broyeuses et de leurs queues puissantes. »

Il frappa encore la cuirasse de l'un d'entre eux. En vain. Les trois monstres étaient inséparables. En revanche, les cinq autres, attirés par la présence de leur gardien, sortirent du bassin dans lequel ils se languissaient et commencèrent à se rapprocher lentement mais redoutablement.

Gordon n'avait pas peur, il savait y faire, depuis le temps qu'il était au service du capitaine !

Wall arriva enfin et bondit sur les guerriers. Lui seul était capable de ce corps-à-corps ! Avec force, il en saisit un premier et le balança dans l'eau, il renouvela l'opération avec le deuxième, quand il se retrouva face à face avec le dernier.

Pendant ce temps, armé de sa barre, Gordon maîtrisait le reste de la

troupe en poussant des cris tonitruants.

Le troisième était le plus jeune, il n'avait que cinquante ans. Il était vif, imprévisible. Sa queue était à la fois un gourdin massif et une lame de rasoir ; sa gueule, un étau destructeur. Wall l'empoigna avec fermeté, l'entraîna avec vivacité dans le bassin et disparut sous l'eau.

Quand il réapparut à la surface, son rival battait en retraite et les autres, tout autour, ne mouftaient plus... Wall les maîtrisait. Sauf que les crocodiles n'ont aucune mémoire et qu'il devait réaffirmer sa suprématie, à chaque fois, par un combat.

L'incident était clos. Pour cette fois encore.

Gordon et Wall se serrèrent la main en signe de fraternité. Ils avaient pris cette habitude après chaque incident.

— Je déteste ces nuits de pleine lune ! maugréa le capitaine, dégoulinant, avant de rejoindre sa caravane.

Patchi avait assisté à la scène.

— T'es impressionné, hein, p'tit gars ? lui demanda Gordon.

Le cornac opina du chef.

— Tiens, fit encore le vieux. Je t'ai rapporté ça du front.

Il ouvrit la main et la tendit au garçon.

Celui-ci toussa pour s'éclaircir la voix :

— C'est... C'est une écaille de crocodile ?

— Yes ! répliqua Gordon.

— Dis donc, ce qu'elle est grosse !

Patchi l'observa longuement puis il la fourra au creux de sa poche comme un trésor.

— Pourquoi les crocodiles ont peur de Wall ?

— Parce que Wall les étreint de telle manière que ces sans-cerveille ont envie de s'enfuir.

— Et tu la connais, toi, cette manière ? insista Patchi.

— Il les serre à un endroit particulier, c'est tout ce que je sais !

— Alors, y a un truc !

Gordon s'emporta soudain :

— Et si Wall te confie son truc, t'iras serrer un de ces cannibales ? !
Ooooh ! Tu ne peux pas demander à tes éléphants de la boucler ?
Maintenant que mes bêtes ont rabaissé leur caquet, j'ai envie d'un peu de calme, tu comprends ?

Le cornac s'adressa à ses animaux en hindi et ceux-ci se turent sur-le-champ.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ?

— De barrir en silence !

— Ils ont compris ?

— Yes ! répondit Patchi avec humour. Pourquoi Wall prend-il tant de risques ?

— Pour l'argent, pardi ! s'exclama Gordon. Son numéro marche du

tonnerre ! On vient au Nouveau Cirque pour les crocodiles de Wall, on attend les crocodiles de Wall ! Du coup, les autres numéros passent presque inaperçus !

Patchi soupira :

— J'aimerais bien le voir...

— Qu'est-ce qui t'en empêche ? demanda le vieux.

— Les éléphants se produisent tout au début du spectacle et j'ai ensuite trois quarts d'heure de travail pour les déshabiller, les soigner et les attacher !

— Fais-toi remplacer ! s'exclama Gordon. Ça dure quinze minutes, tu peux quand même t'absenter quinze minutes !

— C'est que je ne sais pas à qui demander... bredouilla le cornac. Je viens d'arriver ici, je ne connais pas grand-monde.

Gordon, qui avait pris le gosse en affection, s'engagea alors :

— Je vais te trouver quelqu'un, moi !

Le lendemain soir, Gordon tint sa promesse et Patchi s'installa au premier rang. Il vit même la fin d'un numéro de voltige avant que M. Loyal annonce :

— Leee capitaine Waaaall !

Les spectateurs se mirent à applaudir frénétiquement l'artiste qui entrait en scène.

Petit, trapu, poilu, Wall apparut dans un costume de bain noir à bretelles. Il était seul, sans crocodile. Il descendit dans la cuve de verre qui trônait au milieu de la piste et commença par exécuter quelques galipettes sous l'eau, puis entreprit, sans être encore remonté à la surface, d'éplucher une banane et de la manger.

Les yeux ronds, Patchi regardait Wall avec une certaine inquiétude. Ça faisait au moins trois minutes qu'il n'avait pas repris sa respiration !

Patchi avala sa salive, il fut heureux de voir arriver sur scène son ami Gordon. Celui-ci apportait une pipe fumante.

Wall sortit uniquement son nez de l'eau, le temps de prendre une bouffée d'oxygène. Puis il saisit l'accessoire et redescendit à un mètre environ de profondeur. Chose étrange, il réussissait à fumer sous l'eau ! Il exhalait ensuite des bulles blanches qui remontaient à l'air libre et éclataient à la surface de l'eau, répandant une brume comme on peut en voir, le matin, tôt, au-dessus des rivières.

« Y a encore un truc ! Pourquoi l'eau n'éteint pas le feu ? » se dit Patchi tout en comptant les secondes dans sa tête.

Il en était à deux cent trente-six quand le mystérieux fumeur vint respirer une seconde fois !

— Bon, maugréa la voisine de Patchi. On est venus voir des alligators, pas un plongeur qui fait le guignol !

Patchi était offusqué : cette ronchonnette au chignon ne se rendait-elle

pas compte des prouesses que Wall venait de réaliser ? Immersée ainsi, elle, elle serait morte au bout d'une minute.

Wall était maintenant étendu au fond du bassin dans une attitude nonchalante. Il faisait semblant de ne pas bouger et d'attendre. Cela dura, selon les comptes de Patchi, cent trente-huit secondes.

La dame, toujours aussi odieuse, s'impatienta :

— Ce Wall se paie notre tête ! C'est un scandale !

À la cent quarante-troisième seconde, Gordon monta sur l'estrade de bois située tout près du bassin et souleva une large trappe latérale.

Un, deux, trois... Au total, huit crocodiles sortirent du dessous de la scène sur laquelle se trouvait le vieil assistant.

Leurs mâchoires en sabot faisaient « clac-clac ». Leurs petits yeux brillaient sournoisement. Leurs pattes semblaient molles. Leurs grands corps écailleux luisaient de reflets gris... Quatre d'entre eux étaient vraiment énormes.

Un frémissement parcourut le public et les gens du premier rang, effrayés, esquissèrent un mouvement de recul.

À la deux cent trente-neuvième seconde, sortant de l'eau, le capitaine s'approcha des monstres. D'un geste vif, il en attrapa un par derrière et lui ouvrit grand la gueule.

« Trois cent cinquante dents toutes pointues ! songea Patchi, stupéfait. Gordon disait vrai ! »

Puis Wall se baissa et posa sa tête entre les deux mandibules de l'animal. Gordon poussa un cri pour signaler à Wall l'arrivée d'un monstre derrière lui. Le capitaine se redressa aussitôt, empoigna le curieux et le porta jusqu'à la cuve.

La spectatrice au chignon s'agitait sur son siège. Elle triturait ses mains, ses bagues, passait un mouchoir sur son front. Elle voulait des sensations, elle était gâtée !

Wall et le crocodile se livraient un combat impressionnant. Des gerbes d'eau jaillissaient, on distinguait parfois un bras, une queue. Puis tout se calma brusquement. L'animal s'enfuit du bassin, tout penaud. « Wall a serré où il fallait ! » pensa Patchi.

Pour couvrir l'ovation de la salle, Gordon poussa un cri strident, Wall fit volte-face in extremis pour agripper un nouvel animal et le soulever comme un haltère au-dessus de sa tête.

Puis un autre corps-à-corps s'engagea ; il se termina comme le précédent : par la retraite piteuse de l'animal.

Le capitaine Wall salua le public et partit en courant vers les coulisses, abandonnant les spectateurs sidérés et laissant Gordon rassembler ses pensionnaires.

Patchi profita de l'entracte pour rejoindre lui aussi l'envers du décor. À peine se fut-il glissé derrière le rideau qu'un garçon de piste l'interpella :

— Ah, t'es là toi ! Fouck a emmené tes éléphants sur la route ! La circulation est bloquée et Franek est furibond...

Franek, c'était son maître.

— Foouuck ! bégaya Patchi.

— Qu'est-ce qui t'a pris de laisser tes bêtes sous la surveillance d'un chimpanzé ! Fouck est le maestro des bêtises, il n'en rate pas une !

Patchi était paralysé. La nouvelle lui faisait l'effet d'une douche froide. Gordon lui avait dit : « Va t'asseoir sous le chapiteau, y a une place réservée pour toi au premier rang juste à côté d'une grosse dame habillée en rouge, tu peux pas la louper ! File, je m'occupe du reste ! » Patchi avait confiance et il avait quitté joyeusement ses éléphants sans poser de questions.

— Réveille-toi, bonhomme ! gronda le gars. Fonce vite rechercher tes bestiaux !

Patchi s'élança. Il quitta l'enceinte du cirque et courut comme un fou sur un grand boulevard. Au loin, il distinguait un rassemblement. Son cœur tapait dans sa poitrine, il avait peur. Qu'allait dire son maître ? Ce dernier était gentil, mais la bêtise qu'il avait commise était tellement énorme qu'il méritait d'être puni...

La première chose que Patchi remarqua, ce fut des éclats de rire. La seconde, ce fut Fouck et son maître, qui improvisaient un numéro au milieu de la chaussée. Quelques automobilistes et de nombreux piétons étaient là, ravis de l'aubaine. Le chimpanzé multipliait cabrioles et pitreries sur le dos des éléphants.

— Debout ! commanda Franek.

Sans hésiter, les pachydermes levèrent lourdement leurs pattes avant et se redressèrent. Fouck, malin... comme un singe, se réfugia sur la tête de l'un d'entre eux, ce qui réjouit le public.

— Et maintenant, valsez !

Les animaux tournèrent sur eux-mêmes. Patchi pensa que ce spectacle improvisé avait quelque chose de féérique.

Quand Franek aperçut Patchi, la magie se rompit soudain. Le maître le mitrailla du regard.

Ils rentrèrent au cirque, il ne lui adressa pas la parole.

Patchi alla le trouver pour marmonner quelques mots d'excuses mais Franek s'éloigna sans l'écouter.

Puis la lune se montra, moins ronde que la veille mais tout aussi lumineuse, les roulottes se fermèrent, les lumières s'éteignirent et les bêtes commencèrent à s'agiter.

— Écoute, petit, je m'excuse ! Mais tu sais, dans tous les cirques que j'ai croisés, et dieu sait si j'en ai vu, on demandait souvent ce genre de services aux chimpanzés ! Allez, petit, ne fais pas cette tête-là ! C'est plutôt drôle ce qui est arrivé, non ?

Gordon semblait sincère mais Patchi, ce soir-là, n'était pas prêt à

pardonner. Il se retira sur sa couche, non loin de ses éléphants. Il ne ferma pas l'œil de la nuit.

Comme la veille, les crocodiles s'affrontèrent. Patchi se leva d'un bond et suivit de loin l'intervention de Wall et de Gordon. Quand il les vit se serrer la main, Patchi sourit, soulagé. Au fond, il l'aimait bien ce brave Gordon.

Le lendemain, la nouvelle se répandit dans le cirque comme une traînée de poudre : Franek, ses éléphants et... Fouck étaient en photo à la une de plusieurs journaux : « Spectacle inattendu sur le boulevard », « Des éléphants ravissent la chaussée ».

Inquiet et fébrile, Patchi fonça à la cantine du cirque, l'endroit où l'on trouvait la presse du matin. Il ne savait pas lire, mais il voulait voir. Juste voir. Il entra au moment où son maître sortait.

Patchi baissa immédiatement la tête, honteux. Franek lui saisit le menton et le souleva vers lui :

— Grâce à toi, les journalistes ne parlent pas de Wall ce matin, mais de moi !

Fallait-il sourire ? Patchi opta pour la prudence, s'excusant encore.

— Tu es tout pardonné ! répondit Franek.





VII

LES FRATELLINI

AU CIRQUE MEDRANO

FRANÇOIS ENTRA sur la piste en sautillant. Il ressemblait à un elfe ! Ses pas étaient légers, ses mouvements gracieux et aériens. Il portait un costume de satin bleu, brodé de fil d'or, dont les jambes bouffantes s'arrêtaient aux genoux.

Quelques traits noirs au-dessus des sourcils et sur les ailettes de son nez rehaussaient son visage entièrement maquillé de blanc.

— Qui veut gagner dix francs ? lança-t-il à la cantonade.

— Moi ! répondit Paul en arrivant prestement sur scène.

Vêtu d'un smoking noir, d'un haut-de-forme et pourvu d'un monocle, il paraissait bien sérieux et bien distingué.

— Tu veux gagner dix francs ? insista François.

Paul croisa les bras sur son ventre rebondi et fit « oui » en agitant longuement son menton de haut en bas.

— Alors, c'est très simple, expliqua le clown blanc, tu vas coincer l'embouchure de cet entonnoir dans la ceinture de ton pantalon et poser cette pièce sur ton front. Si tu arrives, sans les mains, à la faire tomber dedans, elle sera pour toi. Tu as compris ?

— Bien sûr ! dit Paul.

— Alors, prépare-toi. À trois, tu essaies. Un !

— Un ! répéta le clown en noir, le visage levé vers le haut.

Pendant ce temps, le clown blanc fit signe au public de se taire et... au garçon de piste de lui apporter une carafe d'eau.

— Deux !

— Deux ! reprit Paul.

Avant d'annoncer le « trois » fatidique, François, la mine réjouie, renversa d'un geste ample et souple, l'eau dans l'entonnoir !

Les spectateurs explosèrent de rire.

— Hiiiiii ! hurla Paul. Qu'est-ce que tu as fait ? se fâcha-t-il en plaquant les mains sur son pantalon inondé. Ah, c'est malin !

Soudain, un troisième larron entra joyeusement en scène :

— Bonjour ! Bonjour !

C'était Albert.

— Doucement, Toutou ! dit ce dernier en s'adressant le plus naturellement du monde à la peau de chat qu'il traînait derrière lui.

Albert était un auguste exagérément maquillé. Deux fenêtres blanches lui écarquillaient les yeux et un immense sourire noir cernait ses lèvres. Il portait un oignon rouge sur le nez, une perruque rousse ainsi que deux chaussures géantes qui lui donnaient une démarche cahotante.

Il s'immobilisa devant Paul, considérant son pantalon mouillé d'un air moqueur.

— Ah ! ah ! s'esclaffa-t-il enfin, t'es allé aux toilettes dans ta culotte !

François et Paul s'adressèrent un coup de coude complice et demandèrent en chœur à leur compagnon :

— Tu veux gagner dix francs ?

L'auguste redevint immédiatement sérieux.

— Dix francs ? s'exclama-t-il. Bien sûr que je veux gagner dix francs !

Le clown blanc expliqua de nouveau en détail la règle du jeu et Albert se trémoussa sur place :

— C'est faciilliile ! jubila-t-il en se préparant pour jouer.

— Un ! commença à compter Paul, tout excité par la revanche qu'il allait prendre.

— Je vais gagner dix francs ! Je vais gagner dix francs ! se vantait Albert, le nez en l'air.

Pendant ce temps, les deux compères réclamèrent deux carafes d'eau. Sans attendre, ils en vidèrent une dans l'entonnoir en annonçant :

— Deux et... !

Mais bizarrement, Albert ne réagit pas ! Il chantait à tue-tête :

— Je vais gagner dix francs très très très facilement !

François et Paul pleuraient de rire.

— Bon, c'est quand que vous dites « trois » ? s'impatienta Albert, la tête renversée.

— Attends ! dit François avant de reprendre son compte : deux ettttt...

Vite, Paul renversa la seconde carafe, concluant, victorieux :

— Trois !

Alors, d'un habile mouvement de cou, Albert fit tomber la pièce d'abord sur son faux nez, puis dans l'ustensile de cuisine !

Il éructa :

— Youpi ! J'ai réussi. Où sont mes dix francs ?

— Dans ton pantalon, pardi ! commentèrent d'une même voix

François et Paul.

— Mais oui ! Suis-je bête ! nota Albert réjoui.

François s'étonna le premier :

— Tu n'as pas envie de râler ?

L'auguste rayonnait :

— Je ne rouspète-pète pas quand j'ai de la chance !

Intrigué, Paul chaussa son lorgnon et se pencha pour mieux observer les fesses d'Albert : elles étaient sèches, archi-sèches ! Incroyable !

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Albert en fouillant dans son pantalon.

— Rien ! dit Paul. Et toi ?

— Moi ? Je cherche l'argent que j'ai gagné, pardi ! Ah, voilà mes dix francs, annonça-t-il en brandissant triomphalement la pièce. Et voilà votre eau ! poursuivit-il en sortant de la patte de son pantalon une bouteille reliée à un tuyau !

— Vous voulez en boire une gorgée ? demanda Albert.

— Non, non ! bafouillèrent les deux autres, dépités. Tu es gentil, nous n'avons pas soif !

— Moi si ! dit Albert.

Tandis qu'il portait le goulot de la bouteille à sa bouche, au dernier moment, « pfit », il arrosa ses amis en hurlant de rire et en faisant tournoyer sa perruque sur son crâne.

Dans le public, le petit Jacques était ravi. Il avait les yeux brillants et des crampes au ventre tellement il avait ri.

— Vous les avez reconnus ! clama soudain M. Loyal, le présentateur du spectacle. C'étaient les célèbres... C'étaient les merveilleux... frères...

— Fraaatelliniiii ! hurla la foule.

— Et maintenant, nous vous proposons un entracte de quinze minutes ! À tout à l'heure !

— Je les adore ! confia Jacques à sa maman. Ils sont trop drôles. Je veux aller les voir !

— Ce n'est pas possible ! répondit la mère.

Mais le garçon n'écoula que son désir, il bondit sur la piste et la traversa en courant vers les coulisses !

— Je veux voir les Flatenini, expliqua-t-il à un accessoiriste.

Amusé, celui-ci l'invita à le suivre.

Jacques accompagna son guide sans se préoccuper de sa maman qui le poursuivait en l'appelant :

— Jaaaacques ! Reviens ici tout de suite !

— C'est là ! expliqua l'homme en désignant du doigt une porte toute simple.

La loge des Fratellini se trouvait sous les gradins des spectateurs. Jacques frappa.

— Entrez, il n'y a personne ! lui répondit une voix.

Le fils, puis la mère essoufflée pénétrèrent dans une pièce haute et étroite. Des centaines d'objets aussi étonnants que divers pendaient du plafond, couvraient le sol ou les murs. Jacques ouvrit des yeux comme des soucoupes et resta bouche bée. Woua ! Quelle grotte aux trésors, quelle caverne d'Ali Baba !

Il y avait là de gros poissons en cuir, une tenaille gigantesque, une épingle à nourrice géante, un panier avec des œufs attachés à des ficelles, un drôle de chien fabriqué avec des bouts de métal, des têtes de chevaux, un âne, des fusils, des pistolets, des haches molles...

— Je crois que nous avons de la visite ! s'écria Paul de bonne humeur.

Jacques sursauta. Au milieu de ce décor insolite, là-bas, les trois clowns étaient assis devant leurs tables de maquillage.

— Comment t'appelles-tu ? demanda François en s'approchant des nouveaux venus.

Jacques était impressionné. Jamais il n'avait vu un clown d'aussi près.

— Jacques ! bredouilla-t-il.

— Enchanté ! dit Albert en lui secouant longuement la main. Assieds-toi, je t'en prie !

Le garçonnet s'installa sur le siège en bois que l'auguste lui proposait et... patatras, il se retrouva les fesses par terre. Plusieurs morceaux de chaise étaient éparpillés autour de lui.

— Il a cassé notre chaise ! hurla Paul. Ce n'est pas bien ça ! Ça mérite pan-pan cucul !

Jacques ne savait pas s'il devait rire ou pleurer.

— C'était un siège piégé, le rassura sa maman.

— Viens plutôt t'asseoir sur mes genoux ! proposa gentiment Albert.

Jacques se releva et grimpa sur les cuisses du clown de toutes les couleurs.

— Quel âge as-tu ? s'enquit ce dernier.

— Quatre ans et demi ! répondit Jacques.

— C'est exactement l'âge que j'avais quand j'ai fait mon premier spectacle. C'était en Russie au cirque Salamonski. Tu veux que je te raconte ?

— Oh, oui !

— Mon papa s'appelait Gustave Fratellini. C'était un acrobate, un jongleur, un clown, un musicien, un vrai artiste de cirque...

Jacques écoutait en observant fixement le maquillage de l'auguste.

— J'avais un rôle tout simple, poursuivit Albert. J'étais déguisé en poussin et enfermé dans un gros œuf en carton. Comme prévu, mon père, habillé en magicien, a frappé trois coups sur la coquille avec sa baguette magique. C'est à ce moment-là que je devais apparaître et

surprendre le public. Et tu sais ce qu'il s'est passé ?

— Non ! dit Jacques.

— Eh ben, je ne suis pas sorti de ma cachette ! Mon papa a paniqué et a rapporté tout le matériel en catastrophe dans les coulisses. Il a ouvert l'œuf et m'a découvert endormi ! Et maintenant, mon ami Jacques, tu dois retourner à ta place parce que l'entracte est bientôt terminé !

Jacques jeta un dernier regard émerveillé sur tout ce qui l'entourait : il repéra encore une vieille malle en osier, un masque d'éléphant, des dizaines de nez rouges, de perruques et oh ! tous les costumes scintillants de François, le clown blanc, accrochés à un portique.

— Au revoir ! chuchota Jacques en reculant.

— Chalut ! s'écrièrent en chœur les clowns.

Les trois frères Fratellini étaient habitués à recevoir des visiteurs. Depuis qu'ils jouaient au cirque Medrano à Paris, combien d'enfants, combien de grands avaient-ils accueillis dans leur loge en dix ans ? Ils n'avaient pas compté.

C'était bientôt à eux ! Albert saisit fébrilement Toutou, fit un rapide signe de croix et se dirigea vers la piste en compagnie de ses deux frères. Au programme : « Les musiciens ambulants », un numéro musical dans lequel ils utilisaient des instruments inventés exprès pour eux : le flexatone, le jazzoflûte et des trompes d'auto...

Après le spectacle, c'est une dame à l'air grave et préoccupé qui entra cette fois dans la loge du trio. Elle ne s'émerveilla pas comme Jacques devant les nombreux accessoires qui constituaient le décor insolite de leur repaire. Elle ne regardait qu'eux.

— Je dois vous demander quelque chose d'important, commença-t-elle embarrassée. Je comprendrais très bien, messieurs, que vous refusiez.

— Refuser quoi, madame ? l'interrogea François.

— Ma petite fille est très malade et n'a qu'un souhait : revoir les frères Fratellini. Elle ne parle que de vous... Aussi, j'ai pensé que...

— Où habitez-vous, madame ? l'interrompit le clown blanc.

— 3, rue Francœur, à Montmartre.

— Nous viendrons chez vous... assura Paul.

— ... demain matin, termina Albert.

— Je vous paierai... balbutia la femme.

François posa amicalement la main sur l'épaule de sa visiteuse et la rassura :

— Ne vous tracassez pas, madame. La joie de votre fille nous récompensera bien de notre peine.

Et le lendemain matin, le trio Fratellini arriva en tenue d'apparat chez la petite Suzanne Collicourt. Albert trébucha en entrant dans sa chambre et s'étala de tout son long par terre. Le visage de la fillette

s'éclaira :

— MES clowns, murmura-t-elle. Voici mes clowns !

François se mit au bandonéon et chanta une sérénade à la fillette, mais les deux autres ne cessaient de le perturber : ils le chatouillaient, lui soufflaient dans l'oreille, lui mettaient les doigts dans les trous de nez. Suzanne n'en pouvait plus de rire.

De voir sa fille rayonner ainsi, M^{me} Collicourt avait les yeux à marée haute et des sanglots de bonheur secouaient son menton.

— Vous lui avez rendu son sourire ! s'écria-t-elle alors que les clowns s'en allaient. Merci, merci, messieurs Fratellini !

Quelques semaines plus tard, M^{me} Collicourt revint dans la loge des Fratellini, souriante, cette fois.

— Ma petite Suzanne va mieux ! annonça-t-elle aux clowns. Je suis sûre que c'est grâce à vous ! Depuis que vous êtes venus à la maison, son état ne cesse de s'améliorer, elle reprend des forces, elle se lève un peu chaque jour, elle remarche. Le médecin dit que c'est un miracle !

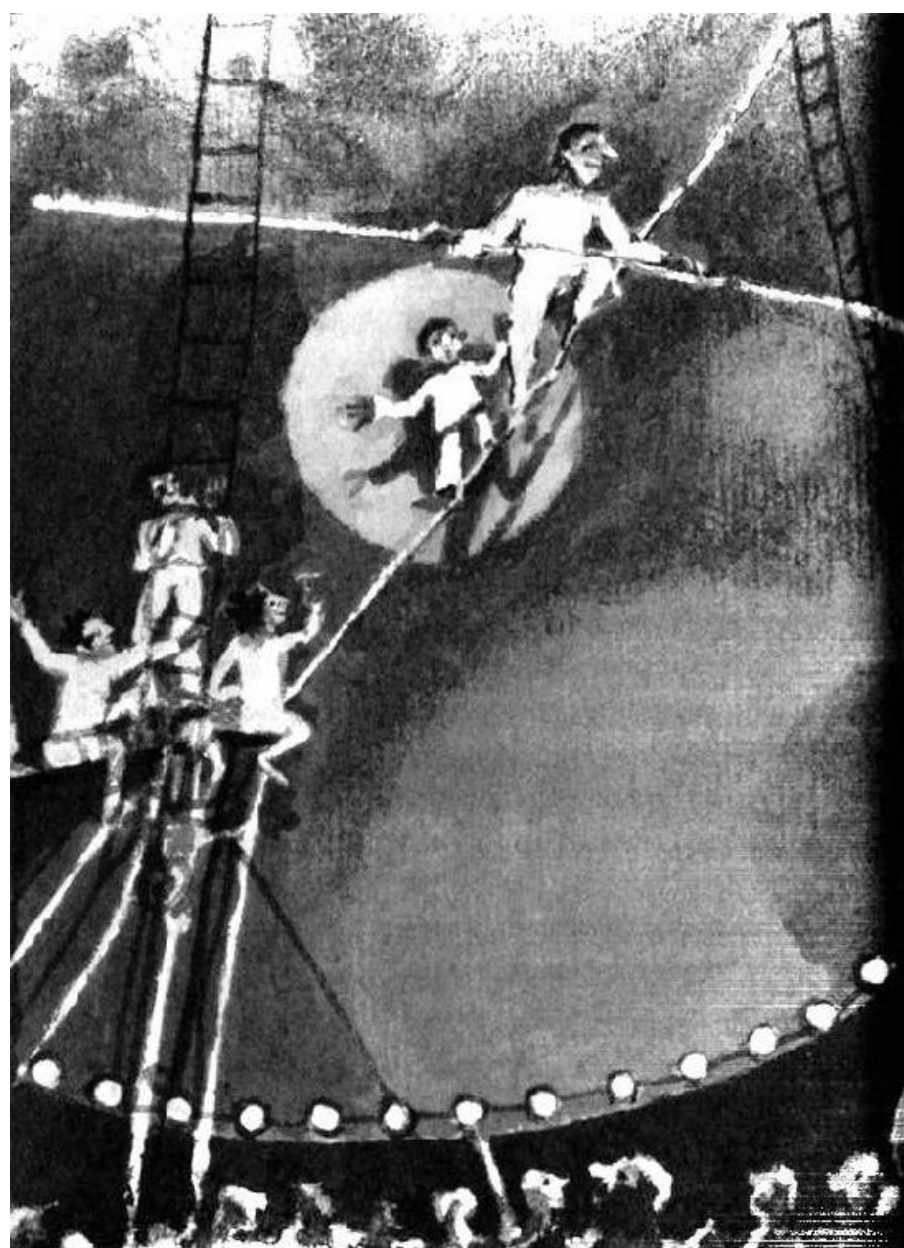
— Quelle bonne nouvelle ! se réjouit François. Savez-vous que, demain, nous devons nous rendre dans un service d'enfants à l'hôpital ?

— Puissiez-vous soigner tous les enfants du monde comme vous avez guéri ma Suzanne ! s'enthousiasma la maman.

Ce soir-là, les trois clowns se démaquillèrent, le cœur rempli de joie, puis rentrèrent dormir chez eux à Montmartre.

Le lendemain matin, juste après le petit déjeuner, ils se remaquillèrent pour se rendre au chevet des jeunes malades.

Pendant cinquante ans, les trois frères Fratellini ne se sont pas quittés. Ils ont fait rire aux larmes des millions de spectateurs. Sans compter, ils ont partagé avec eux leur bonne humeur, leur grand cœur, et versé aussi... beaucoup d'eau !



VIII

UN JEUNE DIABLE BLANC

— MESDAMES ET MESSIEURS, ils sont tchécoslovaques, ils sont funambules, je dirais même plus : ils sont *founambules*, ils sont impressionnants, ils sont exceptionnels, voici...

Le présentateur du cirque tendit le bras vers les coulisses avec enthousiasme et annonça :

— ... les DIABLES BLANCS !

Les tambours de l'orchestre roulèrent en cascade, les trompettes résonnèrent de mille notes joyeuses et le rideau de velours rouge s'écarta vivement pour laisser passer Rudy Omankowsky.

Celui-ci salua le public d'un geste élégant et présenta lui-même ses partenaires tandis qu'ils pénétraient sur scène :

— Karl-Trista, mon grand-père !... Anna et Rudolph, mes parents !... Kusti, Mathis et Karla, mes oncles et tante !... Ma fille Berty et... et... pour la toute première fois sur scène, mon tout jeune fils : Rudy junior !

La salle fut soudain plongée dans le noir. Un projecteur se braqua sur l'entrée des artistes où attendait l'enfant. Quand celui-ci apparut, les violons s'envolèrent. L'enfant marqua un temps d'arrêt, il cligna des yeux, ébloui, puis, comme les grands, il avança, détacha sa cape et la fit tourbillonner avant de la lancer derrière lui. Il n'avait que trois ans. Haut comme trois pommes, avec ses boucles blondes, ses yeux bleus et son costume blanc, il attendrit immédiatement le public.

Dans le rond de lumière qui le suivait partout, le plus petit des Diables blancs grimpa à l'échelle de corde avec une aisance étonnante. Rudy junior savait que des centaines de regards convergeaient vers lui et cela l'amusait.

Arrivé sur la plate-forme d'altitude, il agita sa main pour saluer les spectateurs.

Rudy junior n'avait pas peur. Depuis qu'il était né, il voyait toute sa famille gambader et cabrioler sur un fil.

Là-haut, Karla l'attendait. Elle le fit monter sur ses épaules.

— Un, deux, trois, on y va... le prévint-elle en avançant un pied sur

le câble. Accroche-toi bien et souris !

En dessous, la foule retenait son souffle : emmener un enfant comme ça, sans filet, sans attache, c'était de la folie ! Mais Rudy junior, lui, ne se rendait pas compte du danger. Il pensait à ce qu'il devait faire, et tout particulièrement à ce que son grand-oncle Mathis lui avait demandé : « Au milieu de la traversée, lui avait-il dit, emmêle les cheveux de Karla ! Tu vas voir, elle va être contente ! »

Avec une bille de clown, Rudy junior passa alors ses petits doigts dans la chevelure de sa grand-tante et fit mine de la shampooiner énergiquement ! Des rires explosèrent aussitôt et les gens en bas applaudirent, amusés.

— Petite canaille ! Attends un peu ! ronchonna la tata, les deux mains agrippées à son balancier.

Rudy junior était fier de son effet !

Rendu de l'autre côté du câble, il repartit immédiatement avec son arrière-grand-père pour une nouvelle traversée, dans l'autre sens. Cette fois, il tenait son aïeul à la ceinture et marchait derrière lui. Ou plutôt, il courait, car son grand-papy avançait à grandes enjambées !

— Pas si vite ! hurla Rudy junior. Pas si vite !

Mais Karl-Trista poursuivit son chemin au même rythme, indifférent à la petite voix qui piaillait dans son dos. Sans réfléchir, Rudy junior lui adressa alors trois bons coups de pied dans les mollets pour qu'il ralentisse enfin ! Non mais !

En bas, le public, ravi, exultait. Les enfants criaient :

— Bravo !

Les grands approuvaient :

— Il est vraiment drôle, le p'tiot !

L'aîné avait réduit sa cadence et Rudy, avec ses petites jambes, parvenait mieux à le suivre. Pourtant, Rudy sentait la peur monter en lui. Non qu'il craignît de tomber, ça non ! Ce qu'il redoutait le plus : c'était la réaction de son père après le spectacle. Il allait assurément se faire disputer parce qu'il avait tapé son arrière-grand-père !

Descendu du mât quelques minutes plus tard, il salua la salle et rejoignit les coulisses sous une fervente ovation. Son père se précipita vers lui, Rudy junior baissa la tête et se mit à pleurer avant même de se faire réprimander.

— Rudy ! s'exclama son père. Tu as été formidable ! Tu viens d'inventer une astuce pour être drôle. À partir de maintenant, tu donneras des coups de pied à grand-papy à chaque représentation !

— J'au... J'aurai le droit ? bredouilla Rudy junior.

— Oooui ! Tu seras même obligé de le faire !

C'est ainsi que Rudy junior Omankowsky commença sa vie d'artiste. C'était en 1940, il n'avait que trois ans.

— Nous allons traverser l'Elbe.

Quand son père prononça cette phrase, Rudy junior avait cinq ans. Cela faisait déjà deux ans qu'il participait à tous les spectacles des Diables blancs.

— C'est quoi l'Elbe ? demanda-t-il.

— Un fleuve, en Allemagne, répondit évasivement son père.

Un câble fut alors tendu à vingt-deux mètres de hauteur en plein hiver au-dessus du cours d'eau gelé.

— Aujourd'hui, je n'ai pas envie de faire le numéro ! confia Rudy junior à Berty, sa grande sœur.

— Moi non plus.

— J'ai froid !

— Moi aussi ! chuchota Berty.

— Et puis... Et puis j'ai peur ! confia Rudy junior.

— Moi aussi, mais il ne faut pas le dire à papa car il va hurler.

— Je sais !

Les spectateurs étaient déjà rassemblés sur les berges, ils étaient des milliers et Rudy junior grimpa au mât sans oser rechigner.

Les blocs de glace qui s'entrechoquaient au gré du courant faisaient un bruit terrifiant.

— Arrête de trembler immédiatement ! lui ordonna grand-papy Karl-Trista. Et tiens-toi bien à moi !

L'aîné plaça son balancier, il chercha son équilibre, puis s'avança sur le fil.

Rudy junior regarda vers le bas en frissonnant.

— Bon sang ! gronda le vieil homme. Marche comme d'habitude ! Qu'est-ce que tu as ?

Rudy junior, pour la première fois de sa vie, pensait qu'il pourrait tomber et se fracasser les os en contrebas. Voilà ce qu'il avait.

— Coco ! s'énerva encore l'ancien. Ne t'inquiète pas, il ne va rien nous arriver. Donne-moi des coups de pied !

Rudy junior s'exécuta, mais le cœur n'y était pas.

Des rires montèrent vers lui et le glacèrent un peu plus.

— Encore cinq mètres ! nota grand-papy.

Jamais un fil ne lui parut aussi long...

Quand Rudy junior eut rejoint la plate-forme d'altitude, le public, bouleversé, exulta et applaudit avec ferveur. Le jeune funambule, transi de froid et encore étranglé par l'angoisse, n'en ressentit aucune fierté. Il salua poliment ses admirateurs et entama méthodiquement la descente du mât. Même là, il craignait de chuter tant il sentait ses bras peu assurés et ses doigts tout engourdis.

À peine avait-il posé un pied sur la terre ferme que son père lui expliqua :

— Rudy, ces messieurs veulent te photographier. Souris !

Une drôle d'arabesque se dessina alors sur les lèvres de l'enfant. Les

journalistes lui demandèrent :

— Tu n’as pas peur là-haut ?

— Non ! bégaya-t-il, troublé.

Le lendemain, le journal local sortait un tirage spécial, à un format exceptionnel : Rudy junior posait sur la page de une, grandeur nature !

C’était le 22 mai 1954, à Toulouse. Il y avait quarante-cinq mille personnes sur la grande place du Capitole. Les gens se bousculaient, se chamaillaient pour bien voir... Quoi ? Qui ? Les Diables blancs bien sûr, et tout particulièrement Berty, la « Diablesse blanche », qui se mariait ce jour-là.

Un fil était tendu à quinze mètres au-dessus du sol et les deux futurs époux avançaient l’un vers l’autre, balancier dans les mains, sourire aux lèvres.

Ils avaient eu du mal à obtenir les services d’un prêtre pour bénir leur union. Difficile d’en trouver un qui n’ait pas le vertige ! Seul le père Robert Simon⁽¹⁾ avait accepté et, la Bible à la main, debout en haut d’une échelle de pompier, il recueillit le « oui » des deux mariés.

Quand ceux-ci s’embrassèrent dans les airs, la foule sous le charme accompagna ce baiser de puissants cris et d’applaudissements.

C’est à ce moment que Rudy junior – il avait alors dix-sept ans – déboula sur le fil avec un gâteau crémeux entre les mains !

« Tu ne feras pas le fou, n’est-ce pas ? » avait insisté Berty juste avant.

« Tu verras, je serai le plus sérieux des funambules », avait-il promis à sa sœur.

Mais c’était trop tentant ! Rudy junior ne put s’empêcher de jouer son petit numéro ! D’abord, il simula un trébuchement et la foule rugit un « Ooooooh ! » d’effroi.

Le gâteau fit un looping, mais échappa à la chute grâce à l’habileté du jeune artiste.

— Aaaaah !

Puis, à grand renfort de gestes désarticulés, Rudy feignit de manger la pâtisserie !

Des éclats de rire retentirent. Rudy junior jubilait.

Enfin, il s’agenouilla devant les mariés et, d’un air faussement désolé, il leur tendit leur gâteau !

— Tu es un pitre ! murmura Berty.

Partout où allaient les Diables blancs, Samson allait.
Samson, c’était le dogue allemand de Rudy junior.

Il était serviable et extrêmement gentil. Avant la représentation, par exemple, il apportait à son maître son balancier et ses chaussons de fil. Lorsque le spectacle était terminé, il déposait ensuite à côté de lui ses souliers de ville !

Ce jour-là, Rudy venait de traverser, les yeux bandés, à reculons et sur son vélo, les trois cent cinquante mètres de câble qui avaient été tendus au-dessus de la Loire. Il était content de retrouver la terre ferme et ses chaussures.

— T'es formidable ! disait-il à Samson en l'embrassant sur le museau quand soudain, une voix d'enfant attira son attention.

— Oh regarde, tata, le petit âne !

La tante rit de bon cœur :

— Ce n'est pas un âne, c'est un gros chien !

— Il s'appelle Samson ! poursuivit aimablement Rudy junior en souriant au petit garçon, tu peux le caresser si tu veux.

Il leva son regard vers la tata et... brusquement, son cœur chavira ! Rudy junior tomba immédiatement amoureux d'elle.

Il bégaya maladroitement :

— Auriez-vous envie de devenir funambule ?

Colette éclata de rire. Cette proposition lui semblait tout à fait incongrue.

— Mais c'est que j'ai le vertige ! confia-t-elle en rougissant.

Rudy junior la mangeait des yeux. Alors, avec son audace habituelle, il lui demanda sa main :

— J'aimerais vous épouser sur un fil !

À la fois émue et amusée, séduite et effrayée, Colette bafouilla :

— M'épouser... sur un fil ?

— Je vous apprendrai ! promit le jeune artiste. Vous verrez, c'est facile !

Colette répéta, incrédule :

— Facile ?

Rudy junior nuança :

— Enfin, c'est difficile, mais vous y arriverez. Vous voulez ?

Elle voulut.

C'est ainsi que Rudy junior et Colette se marièrent, en 1959, au-dessus de la place du casino de La Roche-Posay, et ne se quittèrent plus.





IX

IOURI KOUKLATCHEV, LE CLOWN AU CHAT

— MIIIIAOU !

Iouri Kouklatchev s'immobilisa en tendant l'oreille.

— Miaaaaou !

Le miaulement plaintif venait du bosquet, à droite. Iouri s'accroupit et tenta de repérer l'animal dans la nuit.

— Miaou !

— Mais où es-tu ? s'exclama Iouri. Allons ! Montre-toi !

— Miaou !

Iouri ne voyait rien. Aussi décida-t-il de chercher à tâtons dans le buisson. Il faufila son bras dans les branchages et sentit sous ses doigts une boule de poils tremblante, toute mouillée. Il la saisit avec délicatesse et la ramena à lui : c'était un minuscule chaton tout gris.

— Que fais-tu là, mon ami, tout seul dans ce parc à cette heure si tardive ? lui demanda Iouri.

— Miaou, répondit le bébé.

— Ta mère t'a laissé ? Des gens t'ont abandonné ? Tu es perdu ? Comment es-tu arrivé ici ?

— Miaaaaou !

La bestiole n'était pas sauvage. Elle n'essayait pas de s'échapper. Au contraire, elle se pelotonnait dans les plis du manteau de son sauveur pour se réchauffer.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi, hein, maintenant ? s'interrogea tout haut Iouri. Je ne peux pas te laisser dans ce froid glacial !

Le chaton et lui se regardèrent dans la pénombre. Iouri sentit son cœur flancher :

— D'accord, je t'emmène avec moi !

— Miaou !

Sur le chemin du retour, Iouri parla à son nouveau compagnon.

— Je suis clown ! lui confia-t-il.

Immanquablement, le chaton modulait ses miaulements comme s'il

comprenait le langage des hommes !

— Et en ce moment, je suis en tournée à travers l'Ukraine. Je vais de ville en ville avec un cirque...

L'animal appuya sa tête contre la poitrine de son bienfaiteur en ronronnant.

— Après les spectacles, vois-tu, j'ai toujours envie de marcher seul pour me dégourdir les jambes. Aujourd'hui, je suis venu dans ce square et je t'ai trouvé !

— Miaou !!!

Arrivé au cirque, Iouri installa le chat dans sa loge. Il lui murmura simplement avant d'aller se coucher :

— Puisque tu es si petit, tu t'appelleras Koutka(2).

Le lendemain, Koutka se sentait déjà comme chez lui dans son nouveau logis. Installé au milieu de la table de maquillage, il regardait avec attention son maître qui se grimaît.

— Pousse-toi, je ne me vois pas ! râla le clown.

— Miiiiiaaaaou !

Koutka n'obéissait pas, il respirait tous les tubes de fard, il jouait avec les pinces et les boules de coton.

— Koutka ! Dégage de là ! Tu me mets ta queue dans la figure ! rouspéta Iouri en posant sa perruque rousse sur son crâne.

Le chaton le regarda lorsque, soudain, il s'arc-bouta et se mit à feuler !

— C'est moi, gros bête ! s'écria Iouri en retirant sa coiffure. Tu ne m'as pas reconnu ?

Koutka était visiblement désorienté. D'un bond majestueux, il s'élança vers le sol et fila se réfugier sous un fauteuil.

— Quelle grâce ! Quelle souplesse ! applaudit Iouri.

L'artiste regarda longuement l'animal. Il était tapi, prêt à s'enfuir à la moindre alerte.

— Et si on préparait un numéro tous les deux, toi et moi ? chuchota Iouri.

Sitôt pensé, sitôt fait, le soir même, juste après le spectacle, Iouri renonça à sa promenade habituelle pour commencer à dresser Koutka.

La première répétition fut un échec : Koutka partit tranquillement se promener à l'intérieur du chapiteau ! Il reniflait la sciure de la piste, le rideau rouge des coulisses... Quand Iouri essayait de l'attraper, il grimpait avec une agilité fantastique le mât des trapézistes !

En bas, le clown tempêtait :

— Bandit ! Chenapan !

En haut, Koutka dodelinait tranquillement de la tête et lançait des « miiiaou » moqueurs.

La deuxième répétition, le lendemain, s'annonça plus prometteuse : le petit artiste gris avait l'estomac vide. Il était très attiré par la

nourriture qui se trouvait... dans la poche du pantalon de son maître !

— Donne-moi la patte ! Allez, pose-la dans ma main !

Koutka considéra Iouri avec étonnement et miaula comme un malheureux.

— Vas-y, Koutka ! Obéis et tu auras à manger !

Mais le chaton s'impatientait. D'un bond, il se réfugia sous les gradins, à la recherche d'une souris !

— Canaille ! Crapule ! cria Iouri.

— Miaaaaou ! conclut l'animal.

À la troisième répétition, Koutka était affamé et... attaché ! Iouri ne cessait de le caresser, de le flatter pour l'encourager :

— Tu es intelligent, mon bébé tout gris, je sais que tu peux arriver à faire ce que je te demande.

— Miaou !

— J'attends ! dit Iouri.

D'un geste rapide, le chaton glissa sa patte dans la main de son dompteur pour la retirer aussitôt.

— Bravo ! se réjouit Iouri en présentant à l'animal quelques morceaux de viande. Bravo !

Les répétitions s'enchaînèrent alors sans relâche pendant plus de six mois. Tous les soirs, sans exception, jusqu'au crépuscule, les deux amis travaillaient dur et progressaient sous le regard ébahi d'un seul spectateur : Kouzia, le gardien du cirque.

Koutka était devenu un beau chat au pelage soyeux. Il était si obéissant que Iouri ne lui mettait plus de laisse. Koutka savait maintenant marcher en zigzag, se dresser sur son postérieur avec élégance, courir et s'arrêter sur commande, surgir d'une boîte...

Une nuit, il réussit tellement bien ses exercices que Kouzia l'applaudit très fort.

— Fantastique ! s'enthousiasma ce dernier. Félicitations !

Mais Koutka fut effrayé par cette soudaine agitation et détala comme un dératé vers les coulisses.

— Il a l'habitude de s'entraîner dans le silence ! Tu lui as fait peur ! reprocha Iouri au concierge.

— Si moi, avec mes deux petites mains, je terrorise ton chat, je me demande bien comment il va réagir face au public ! rétorqua le gardien, vexé.

Kouzia avait raison et, tout en cherchant son compagnon, Iouri réfléchissait à la question : comment faire pour que Koutka s'habitue à l'activité du chapiteau, à sa musique ainsi qu'à ses lumières ?

— Koutka ! appelait-il. Koutka !

Mais le chat restait introuvable. Iouri, cette nuit-là, ne ferma pas l'œil. Il était inquiet mais surtout, surtout, il doutait...

« Je ne suis qu'un fou ! pensait-il. Aucun artiste n'a réussi à monter

un numéro avec un chat. Pourquoi y arriverais-je, moi, pauvre clown ? »

Pourtant, Iouri sentait qu'il ne devait pas abandonner. Il était convaincu que Koutka était doué et qu'il pouvait devenir une étoile.

« Je nous donne encore six mois, décida-t-il au petit matin. À moins que ce zigoto de Koutka ne revienne jamais... »

Un peu avant midi, alors que Iouri répétait son numéro de clown sur la piste, il aperçut Koutka assis sur les gradins ! Immobile, celui-ci le regardait fixement, tel un spectateur. Le clown retira immédiatement ses grandes chaussures et courut s'asseoir à côté de lui.

— Où étais-tu passé, mariolle ? lui demanda-t-il. Tu es couvert de toile d'araignée et de poussière !

La réponse de Koutka fut sans surprise :

— Miaaaaou !

— Tu dois t'habituer aux applaudissements et à l'ambiance du chapiteau, lui expliqua encore Iouri. Alors, à partir de maintenant, tu assisteras à toutes les représentations, d'accord ?

— Miaaou !

Le soir même, Koutka fut donc installé au milieu du public sur les genoux de Kouzia. Mais dès que retentirent les premiers roulements de tambour, ce fut la panique ! Le chat s'affola et tenta de déguerpir.

Le concierge, qui le tenait en laisse, essaya de le rassurer :

— Calme-toi ! lui chuchota-t-il. Doucement, doucement ! Bientôt, tu vas voir, ton maître va entrer en piste...

Mais Koutka se mit à miauler comme un fou. La fanfare, le brouhaha du chapiteau, toutes ces lumières de couleur semblaient l'angoisser terriblement.

À l'issue du premier numéro, Kouzia eut pitié de lui et de ses voisins, ils rejoignirent donc la loge du clown.

Après le spectacle, comme d'habitude, débuta la répétition avec Iouri, mais Koutka n'était pas décidé. Il refusa tout net de travailler. Non, aujourd'hui il ne marcherait pas en huit, il ne ferait ni le beau, ni de bonds !

Iouri rouspéta.

Iouri se fâcha.

Iouri cria.

Puis Iouri éclata en sanglots.

Assis par terre dans la sciure de la piste, la tête posée entre ses genoux, il pleura. Il pleurait de fatigue et de découragement quand, tout à coup, un petit corps svelte se glissa entre ses deux mollets et une langue se mit à lécher ses joues mouillées : c'était Koutka !

— On n'y arrivera jamais ! renifla Iouri.

— Miaoooo ! répondit le chat en pressant son museau contre le nez de son maître.

— On essaie encore une fois ?

— Miaaaou !

Iouri se leva et Koutka aussi ! Il fit une prouesse exceptionnelle : dressé sur ses deux pattes arrière, il marcha, tel un automate, derrière Iouri !

Puis six mois passèrent. Six mois de répétitions intensives. Koutka ne craignait plus les cris, les applaudissements, la musique, les rires, les mouvements de projecteurs... Désormais, il était prêt à monter sur scène, il était capable de réaliser son numéro à la perfection.

— Voilà, c'est notre tour ! prévint Iouri juste avant d'entrer en piste. Vite, mets-toi en place !

Docilement, Koutka se coucha à l'intérieur d'une boîte en forme de bonbon géant. Le rideau s'ouvrit et Iouri, chaussé d'immenses souliers rouges, entra en piste en trébuchant. Plusieurs fois, il manqua de laisser tomber le bonbon qu'il tenait, mais il le rattrapait toujours au dernier moment, ce qui faisait exploser de rire les spectateurs. À l'intérieur, Koutka, habitué à ce charivari, restait imperturbable et silencieux.

— Bonjour tout le monde ! cria l'artiste. Qui, parmi vous, veut un bon bonbon ?

Évidemment, tous les enfants levèrent le doigt en hurlant : « Moi ! Moi ! Moi ! ».

Iouri choisit un petit bonhomme au pull rouge et l'amena au centre de la scène circulaire.

— Comment t'appelles-tu ?

— Alexandréï ! dit le garçon.

— Alexandréï, aimes-tu les bonbons ?

— Oh oui !

— Tous les bonbons ? demanda le clown.

— Heu... oui !

— À tous les parfums ? insista Iouri.

— OUI ! assura l'enfant en riant.

— Alors, je t'offre ce bonbon... au... chat !

Le public jubilait. Il s'attendait à une farce mais il ne savait pas laquelle.

En remettant sa drôle de friandise à Alexandréï, Iouri actionna discrètement une trappe pour permettre, comme prévu, à Koutka de bondir et de débiter ses prouesses tant et tant répétées...

Une, deux, trois, cinq, dix secondes s'écoulèrent... sans que Koutka ne sorte de sa cachette ! Iouri sentit son cœur se serrer.

« Que fait cette fichue bestiole ? » maugréait-il en inventant dans l'urgence la suite du spectacle.

— Alexandréï, avant de dévorer cette gâterie, veux-tu caresser le chat que tu vas avaler ?

— Euh ouiii ! bafouilla l'enfant.

Iouri passa alors son bras par la fenêtre située sous le bonbon et en sortit Koutka ! Il le présenta au public au bout de son bras en disant :

— Miam ! Miam ! Alexandréï a de la chance ! Les bonbons fourrés au chat gris, c'est meilleur que les caramels !

Mais soudain, d'un coup de reins agile, Koutka se dégagea de la main de son maître, sauta par terre et fonça à une vitesse fulgurante vers le public !

— Attrapez l'intérieur du bonbon ! supplia Iouri en faisant de grands gestes comiques.

Koutka se faufila sur les genoux des spectateurs hilares en créant une belle zizanie.

À son tour, Iouri rejoignit les gradins pour essayer d'attraper son ami. En bon professionnel, il improvisait, il cherchait à sauver son numéro. Il fit exprès de trébucher sur les marches de l'escalier et de tomber.

— Ouille ouille ouille ! pleurait Iouri en se frottant exagérément les fesses.

Puis, en se relevant, il détacha les bretelles de son pantalon et hurla :

— Au secours, j'ai perdu mon chat, j'ai perdu ma culotte !

Des rires résonnèrent dans le chapiteau.

Le public applaudit à tout rompre quand le sympathique fugueur rejoignit l'orchestre en quelques bonds. Aussitôt, la musique dérailla, les trompettistes firent exprès de jouer faux et le chef d'orchestre fit mine d'être surpris en jetant ses baguettes d'un air affolé.

Iouri était rassuré : son numéro raté se transformait en une comédie burlesque merveilleuse. Il retourna sur la piste où l'attendait le pauvre Alexandréï. Il lui dit :

— Je suis désolé : aujourd'hui, tu ne pourras pas manger de bonbon au chat. En revanche, poursuivit-il en retirant de sa poche un petit bonbon, voici un caramel aux poux ! Goûte, tu verras, c'est délicieux !

Après ces aventures inattendues, Iouri salua et regagna les coulisses sous un tonnerre d'applaudissements. Il était à la fois furieux et ravi. Furieux d'avoir passé une année entière à dompter Koutka pour rien. Ravi, car le public ne s'était aperçu de rien et s'était beaucoup amusé.

Des acrobates assuraient le numéro suivant. Ils enchaînaient saltos, pirouettes, roulades et sauts quand tout à coup... Devinez qui vint s'installer sur leur trampoline ? Koutka !

— Que fais-tu là ? lui demanda un des gymnastes.

— Miiiiiaaou ! répondit Koutka dressé sur ses pattes arrière, en tournant majestueusement sur lui-même !

Là, le public se leva et ovationna l'animal pendant plusieurs minutes !

« Quelle tête à claques, celui-là ! » pensa Iouri en coulisses.

Le lendemain soir, le chapiteau affichait complet : tout le monde voulait absolument voir le « chat-clown du clown Kouklatchev ».





X

LA VOLIÈRE DROMESKO

C'EST BIEN CONNU, les femmes enceintes ont des envies. Elles croquent cornichon sur cornichon, avalent goulûment des pots entiers de fromage blanc ou dévorent des kilos de fraises... Lily, la chanteuse, elle, raffolait des oiseaux. Au four, en fricassée ou en gelée ? Non, Lily, en attendant sa deuxième fille, s'était prise de passion pour les oiseaux vivants !

— Croââ, croââ ! Croââ croââ !

Dans son jardin, elle appelait les corneilles, les corbeaux, les pies et les choucas. Sauvages au début, ceux-ci venaient finalement manger dans sa main.

— Croââ, croââ ! Croââ croââ !

Au bout de quelques mois, des dizaines de volatiles s'approchaient dès que Lily croassait devant sa caravane installée à Champigny près de Paris. Ils se posaient sur ses bras, ils dodelinaient de la tête et s'immobilisaient quand elle fredonnait une petite mélodie.

Bien sûr, dans les environs, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. La future maman croula bientôt sous les oisillons tombés de leur nid ou les moineaux à la patte brisée qu'on lui apportait de partout.

Lily accueillait n'importe qui ! Elle donnait la becquée toutes les trois heures aux plus petits, elle soignait les malades, elle remplaçait les parents perdus.

Lily achetait aussi des oiseaux, elle ne pouvait pas s'en empêcher !

— Voici des mandarins ! annonça-t-elle joyeusement un jour, en arrivant chez elle.

Igor, son mari musicien, cavalier, artiste saltimbanque, éclata de rire.

— Oh non ! Encore de nouveaux pensionnaires ! Ma chérie, il faut arrêter ! Qu'allons-nous faire de ces bestioles ?

Lily rayonnait ! Elle ouvrit la boîte en carton : une vingtaine de petites bêtes pas plus grosses que des poings d'enfant s'égaillèrent dans le logis.

Zina, la fille aînée de Lily et d'Igor, était ravie. Du haut de ses deux ans, elle battait des bras et tournoyait dans la pièce en riant.

— J'ai également commandé un échassier dans un magasin, poursuivit Lily. Il arrivera dans trois mois.

— Quoi ! s'étrangla Igor. Un é... un é...

— ... chassier ! compléta Lily en souriant. Aussi, ce serait bien si tu construais une grande volière...

Igor répéta :

— Une vo...

— ... lière, termina gaiement Zina.

Plus le ventre de Lily s'arrondissait, plus les créatures ailées peuplaient l'univers de Lily et de sa petite famille.

Trois jours avant l'accouchement, une boîte en bois arriva de Tanzanie. Lily souleva le couvercle avec son exaltation habituelle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Igor en écarquillant les yeux. Un dindonneau ?

À ce moment précis, le « dindonneau » déplia de longues pattes et éleva son corps à un mètre du sol !

— Un marabout ! suffoqua Igor. Il ne manquait plus que ça !

Lily le regarda longuement. L'oiseau avait une tête de vieil homme.

— Je vous présente Monsieur Charles ! s'exclama-t-elle.

Zina l'adopta aussitôt.

Igor, aussi.

— Lily, j'ai compté. Dans le jardin, dans la volière et dans les différentes cages, on a maintenant plus de trois cents volatiles...

— Et dans quelques heures, répondit Lily en désignant son ventre, un autre petit oiseau viendra au monde. Je sens des contractions...

Fanny naquit le lendemain. Quelques jours plus tard, on la présenta à toute la compagnie :

— Fanny, voici Monsieur Charles, Chafika la pie, Otar la corneille, Juzek le corbeau...

Le bébé babilla et sourit aux anges, signe qu'elle les aima aussitôt !

On dit qu'après la naissance les envies s'en vont. Fini les cornichons, le fromage blanc et les fraises. Les mamans sont dégoutées.

Cependant, la folie des bêtes à plumes ne passa pas à Lily. Petit à petit, sa passion s'empara même d'Igor ! Les deux artistes croassaient et caquetaient maintenant à longueur de journée ! Ils passaient des heures à jouer avec les oiseaux. Ni l'un ni l'autre ne cherchait à les dresser mais plutôt à vivre de manière complice avec eux. Ils étaient heureux, et quand Fanny prononça son premier mot, à l'âge de six mois, ce ne fut ni « maman », ni « papa », mais « Croââ ! ».

Un matin, alors qu'ils allaient bras dessus, bras dessous promener leurs deux filles, et qu'ils étaient suivis par une dizaine de corneilles qui se posaient tour à tour sur la poussette ou sur leurs épaules, Igor

fit une proposition :

— Et si on créait un spectacle avec eux ?

— Qui eux ? demanda Lily.

— Avec tous nos oiseaux ! Avec Otar, avec Chafika, Monsieur Charles...

Enthousiaste, Lily commença à rêver :

— J'aurai une jupe-cage ! Les tisserins voletteront entre mes jambes et mêleront leur chant à ma voix !

— Oui, et il y aura un cheval ailé qui arrivera sur scène...

Tout en marchant, ils imaginèrent la représentation et lui trouvèrent même un nom : la volière Dromesko — ce qui veut dire « itinérant », en tzigane.

Un an plus tard, à Lausanne, en Suisse, était dressé un chapiteau, enfin, plutôt une volière ! Bref, c'était les deux à la fois : une tente ornée d'une immense coupole transparente.

— Oh, un baobab ! s'exclama Pierre en pénétrant à l'intérieur.

Le jeune spectateur triturait son ticket déchiré en se tordant le cou dans tous les sens.

— Oh y a des oiseaux là-haut ! s'écria-t-il encore.

On invita la famille de Pierre et tous les spectateurs à prendre place autour de guéridons installés sur un tapis persan. On servit un verre à tous : du vin cuit pour les grands, un sirop pour les petits.

— Ne laissez pas les oiseaux boire dans vos verres ! précisa un drôle de majordome. Les corneilles aiment beaucoup l'alcool, mais après, lorsqu'elles sont saoules, elles ne volent plus très droit et font du rase-mottes !

— Étrange ambiance ! murmura le papa du petit garçon, visiblement séduit par ce décor à la fois insolite et cosy.

Il y avait au-dessus d'eux de gigantesques volières où tourbillonnaient des centaines d'oiseaux de toutes les tailles et de toutes les couleurs : des mozambiques, des cordons bleus, des mandarins, des mezzias, des rossignols du Japon, des kakarikis, des calopsites... ! Deux cent neuf volatiles exactement qui piaillaient, jacassaient, sautillaient de perchoirs en branches et qui participaient à ce joyeux capharnaüm.

Seuls certains oiseaux se déplaçaient en toute liberté, la plupart étaient perchés dans ce que Pierre avait appelé le baobab, c'est-à-dire un faux arbre noueux dont les branches s'effiloçaient jusqu'au dôme translucide.

La maman marqua un mouvement de recul quand une pie vint se poser devant elle. Celle-ci la regarda d'un air joueur et becqueta son alliance !

— Il ne faut pas te gêner ! s'écria-t-elle mi-amusée, mi-effrayée.

— Elle est attirée par tout ce qui brille ! commenta le serveur.

Puis un air d'accordéon emplit doucement la salle, accompagnant Igor qui entrait en scène. Il alla s'installer sous un projecteur. Immédiatement, Juzek, le corbeau, prit son envol. Il ne le faisait pas à chaque fois mais là, il plana un moment au-dessus du public et atterrit près du musicien. D'un coup de bec, il pinça la partition et en tourna la page !

— Waoouuuu ! s'exclama Pierre. Vous avez vu ? L'oiseau, il connaît la musique.

Sa maman lui fit signe de se taire, mais le petit garçon était trop excité.

— Oh ! Et celui-là ! Il fait le foufou !

Un funambule venait de faire ses premiers pas sur un fil en battant des bras tandis qu'un autre corbeau s'amusait à tournoyer autour de lui.

— On dirait que l'homme essaie de voler et que l'oiseau le nargue ! chuchota le papa à l'oreille de son fils.

Tout le spectacle d'Igor et Lily reposait exactement sur cette idée, sur ce vieux rêve humain : l'homme qui veut conquérir les airs, mais qui n'y arrive pas.

— On se croirait dans un autre monde ! murmura la maman.

C'est alors que Lily, entonnant une mélodie de Bartok, apparut debout sur le bord de la piste. Elle portait une grande jupe-cage illuminée par de petites ampoules multicolores, dans laquelle s'animait une nuée de tisserins.

Immobile, la bouche entrouverte, Pierre était fasciné.

Il sursauta quand une comédienne arriva au trot sur un cheval ailé ! Était-ce de vraies ailes ? Non, ce n'était pas possible !

— Messieurs emplumés, j'arrive ! annonça soudain un professeur ornithologue en déboulant sur scène à bord d'une drôle de machine.

— Je t'attends ! Je t'attends ! lui répondirent en chœur deux mainates d'un ton espiègle.

Le professeur actionna boutons et manettes, animant ainsi les voilures de son engin : rien n'y fit, l'équipage restait irrémédiablement cloué au sol, sous le regard moqueur et les cris railleurs des deux oiseaux.

Pierre observait les mainates avec enchantement, c'était la première fois qu'il voyait ou entendait des animaux parler !

Dans les coulisses, Igor faisait de son mieux pour contenir Monsieur Charles. Celui-ci était impatient d'entrer sur la piste pour conduire la parade finale !

— Attends encore un peu ! objecta Igor.

Mais le marabout trépignait, il passait sa tête entre les deux pans du

rideau pour voir.

— Arrête de faire l'andouille ! Dans deux minutes, le spectacle sera terminé et on pourra y aller ! rouspéta aussi Lily, plus amusée que fâchée.

Mais Monsieur Charles, n'y tenant plus, cavala sur scène où des acrobates se livraient sur un fil à des pitreries étonnantes avec un parfait mépris des lois de la gravitation. L'échassier les troubla en poussant un cri rauque. Pierre explosa de rire. Igor et Lily aussi ; ils aimaient le côté imprévisible de leurs oiseaux.

Après le spectacle, ce jour-là, il y eut une grande réception avec des gens importants de la ville et du monde du spectacle. On avait enfermé les corneilles et les corbeaux pour que le traiteur puisse dresser en toute tranquillité un buffet au milieu du chapiteau-volière. Les plats, splendides, étaient appétissants et des dizaines de coupes de champagne disposées en pyramide attendaient d'être remplies.

Avant de se régaler, il y eut les discours d'usage. Le maire parla de la magie de la représentation et évoqua même son désir de voler :

— Quand j'étais petit, raconta-t-il, j'ai souvent imaginé que je décollais et que...

C'est ce moment que Monsieur Charles (encore lui !) choisit pour sortir des coulisses, où Igor et Lily l'avaient un peu oublié. Le marabout fit quelques enjambées rapides avant de s'envoler ! Il survola la tête des officiels de quelques centimètres et se dirigea tout droit vers l'installation de verres...

Pour un beau spectacle, ce fut un beau spectacle ! L'échassier pulvérisa la vaisselle, l'écu en resta tout coi et les deux artistes, non sans humour, applaudirent l'intrus !

Puis Monsieur Charles retourna dignement dans les coulisses sur ses deux pattes, comme si de rien n'était !

Pendant quatre années, la volière Dromesko alla ainsi offrir du rêve de ville en ville, de pays en pays, comme portée par un souffle qui lui donnait des ailes.



POSTFACE

LE CIRQUE. Quel beau sujet !

D'abord, je me suis laissé bercer par toutes les images que ce thème évoquait en moi. Et immédiatement, j'ai pensé à *La Piste aux étoiles*. Pour ceux qui ne connaissent pas, c'était une émission de télévision qui proposait des retransmissions de spectacles de cirque.

Je me revois, assise par terre dans la cuisine de ma grand-mère, dans un état de fascination extrême, les yeux ronds, la bouche ouverte face au petit écran en regardant les numéros qui se succèdent. Je fais attention à tout : aux décors, aux expressions des visages des artistes, à leurs corps qui réalisent des exploits.

Ces émissions nourrissaient mon imaginaire de manière incroyable, et je passais ensuite des journées entières à dompter mes peluches, à enchaîner d'audacieuses figures sur ma balançoire ou à marcher sur ma corde à sauter comme si elle se trouvait à trente mètres du sol !

Ces jeux ont duré des années... Je n'ai assisté à un vrai spectacle sous un vrai chapiteau qu'à l'adolescence. J'en vibre encore...

Grâce à ce *Contes et récits*, je mesure aujourd'hui combien l'univers du cirque m'a fait rêver et a imprimé en moi des sensations fortes.

Pour écrire ce recueil, j'ai lu des centaines de récits de cirque. Et plus je lisais, plus une question me taraudait, m'angoissait et me paralysait : comment allais-je m'y prendre pour sélectionner dix histoires parmi les milliards d'anecdotes et de personnages que le monde du cirque engrange depuis plus de deux mille ans ?

Devais-je parler des artistes les plus connus ? Devais-je consacrer un conte à chaque grande famille circassienne ?

Devais-je traverser le temps, les siècles, les époques ? Commencer par les jeux romains et terminer par le nouveau cirque du XXI^e siècle ?

Ce casse-tête a duré plusieurs mois. Aucune des solutions que j'avais d'abord envisagées ne me semblait appropriée ou juste.

C'est une amie pleine de bon sens qui m'a donné la solution : « T'as qu'à raconter les histoires que tu préfères, et pis c'est tout ! » Ce que

j'ai fait. J'ai écouté mes émotions, mon intuition et j'ai raconté les histoires que je préférais, « et pis c'est tout » !

C'est ainsi, chers lecteurs, que les dix récits que vous venez de lire sont tout simplement... dix coups de cœur.

Tous les artistes et animaux qui évoluent dans ces histoires ont bien sûr réellement existé. J'ai donc respecté le contexte historique dans lequel ils ont vécu. En revanche, j'ai inventé certaines situations, j'ai imaginé des dialogues et j'ai adapté, comme on dit.

Henri Martin, celui qui devint dompteur par amour

Au début du XIX^e siècle, le public européen n'avait jamais vu d'animaux exotiques et ces derniers, exposés dans les cages des ménageries ambulantes, présentaient une attraction sensationnelle et très prisée. Aussi, quand Henri Martin a osé approcher un tigre, ç'a été considéré comme un exploit ! Lorsque j'ai appris qu'il l'avait fait par amour, cela m'a plu par-dessus tout et m'a mis des « gling-gling » plein les yeux.

Colin et le cerf Coco

On dit qu'il est presque impossible d'apprivoiser un cerf, que l'animal est naturellement trop farouche, trop sauvage. Pourtant, un des fils Franconi (grande famille circassienne originaire d'Italie et installée à Paris), à force de patience, a réussi cette performance avec Coco. Le spectacle était suffisamment rare – et l'animal attachant – pour que Coco devienne la coqueluche du tout-Paris dans les années 1820 !

Quand j'étais enfant, j'avais un hochet en fer-blanc sur lequel était gravé un cerf. Est-ce pour cela que l'histoire de Colin et Coco me bouleverse tant ?

Auriol, l'Homme-Oiseau

Auriol était un phénomène qui défiait les lois de la pesanteur. On le comparait tour à tour à une anguille, à un écureuil, à un oiseau...

Le détail qui m'a le plus réjouie ? C'est qu'au simple tintement des grelots dans les coulisses, le public riait, déjà conquis par l'incroyable acrobate.

Jumbo, l'éléphant tant aimé

Jumbo a connu les heures de gloire du cirque américain Barnum à la fin du XIX^e siècle. Chez Barnum, tout était démesuré. Trois spectacles se déroulaient simultanément sous un gigantesque chapiteau à trois pistes. Et une ménagerie rassemblait de tristes phénomènes de foire : sœurs siamoises, femmes à barbe, humains aux anomalies monstrueuses.

Pour en savoir plus, vous pouvez regarder le film intitulé *Le Plus Grand Chapiteau du monde*. C'est un magnifique témoignage de l'époque Barnum.

Jumbo, qui fut tant adulé, m'a donné envie de me glisser dans sa peau d'éléphant. Et je vous assure, ce n'est pas tous les jours que je rêve d'être un pachyderme !

Émilie Loisset, la belle écuyère du Cirque d'Hiver

Savez-vous qu'Émilie Loisset était l'amie de Sissi l'impératrice ? Émilie, qui avait fait la Haute École d'équitation, avait donné des cours à la princesse. C'est ainsi qu'elles s'étaient rencontrées.

À la fin du XIX^e siècle, au Cirque olympique, sur les Champs-Élysées, le public venait voir des numéros de voltige équestre. C'était la mode. Et les belles écuyères, comme Émilie Loisset, étaient particulièrement appréciées, admirées et adulées...

Mais pour la petite histoire, c'est « Pour toujours », le si joli nom de son cheval, qui m'a fait m'intéresser à elle. Lorsque j'ai su que l'écuyère avait un caractère trempé et qu'en plus elle était généreuse, je n'ai pas hésité : elle aurait sa place dans mon livre !

Les crocodiles du capitaine Wall

On peut, avec beaucoup de travail et de persévérance, dompter un fauve et parvenir à le dominer. Un crocodile, non.

Ce que le capitaine Wall faisait avec ses monstres était suicidaire et complètement fou. Il prenait à chaque combat des risques démesurés.

La description de ses corps-à-corps avec ses bestiaux m'ont à la fois impressionnée et fascinée.

(J'ai toujours eu un faible pour les casse-cou.)

Les Fratellini au cirque Medrano

Les numéros du trio Fratellini nous sembleraient sans doute dépassés aujourd'hui. Mais à l'époque, dans l'entre-deux-guerres, le public parisien les adorait. François, Paul et Albert Fratellini apportaient rires, légèreté et insouciance à leurs spectateurs. Ils étaient aussi très généreux et se sont beaucoup déplacés dans les hôpitaux et les orphelinats.

Que j'aurais aimé moi aussi les rencontrer dans leur loge débordant d'accessoires !

Un jeune Diable blanc

Il y a des familles de médecins, d'agriculteurs... et il y a des familles circassiennes. De père en fils, chez les Omankowsky, on est funambule. On apprend à marcher sur un fil en même temps que sur la terre ferme. C'est comme ça.

Quand Rudy junior, autour d'un repas chez lui à Châlons-en-Champagne, m'a parlé de son amour du vide, je suis restée bouche bée.

Il m'a aussi raconté le cirque côté coulisses : beaucoup de travail, de rigueur, de sueur, de chutes, pour faire rêver un public exigeant.

Iouri Kouklatchev, le clown au chat

Pas si facile de dompter un chat... Très vite, Koutka, le chat de Iouri Kouklatchev, n'en fait qu'à sa tête. C'est pourquoi je l'ai trouvé immédiatement sympathique ! Heureusement que Iouri Kouklatchev a su improviser pour sauver son spectacle...

La volière Dromesko

Avec la volière Dromesko, on entre dans l'ère du cirque dit contemporain. Sur scène, il n'y a plus d'animaux domptés et on improvise davantage, on joue avec l'instant, l'imprévu, les lumières...

J'ai beaucoup discuté avec Igor et Lily. Quelques coups de fil ont suffi pour que ces deux doux-dingues des oiseaux me donnent des ailes et l'envie de prendre ma plume !

Voilà, vous savez quelles petites étincelles se sont allumées en moi et pourquoi ces dix histoires, parfois très anecdotiques, sont

rassemblées dans ce recueil. En les relisant maintenant les unes à la suite des autres, il me semble que toutes ensemble, elles évoquent bien les différentes facettes du cirque.

Côté coulisses : de la sueur, du travail acharné.

Côté piste : deux heures de merveilleux.

Côté spectateurs : des jours, des semaines, des mois, des années de rêve.

BIBLIOGRAPHIE

- Histoire et légende du cirque*, Roland AUGUET, Flammarion, 1992.
- Écuyers et écuyères*, Baron de VAUX, Éditions Rothschild, 1893.
- Au music-hall*, Gustave FRÉJAVILLE, Éditions du monde, 1923.
- Le cirque, un art à la croisée des chemins*, Pascal JACOB, Gallimard, 2001.
- Le cirque. Du théâtre équestre aux arts de la piste*, Pascal JACOB, Larousse, 2002.
- La fabuleuse histoire du cirque*, Pascal JACOB, Le Chêne, 2002.
- Mes amis les chats*, Iouri KOUKLATCHEV, Messidor La Farandole, 1988.
- Nouveau cirque : la grande aventure – Centre national des arts du cirque*, Laurence et Gilles LAURENDON, Le Cherche Midi éditeur, 2001.
- Trois clowns légendaires : les Fratellini*, Pierre-Robert LEVY, Actes Sud, 1997.
- Les mémoires d'un dompteur, d'après les souvenirs personnels du célèbre Martin*, Pierre-Amédée PICHOT, Éditions A. Ghio, 1881.
- Dictionnaire de la langue du cirque*, A. PIERRON, Stock, 2003.
- Le cirque au risque de l'art*, ouvrage collectif dirigé par Emmanuel WALLON, Actes Sud, 2002.
- Barnum*, M. R. WERNER, Payot, 1924.

Laurence Gillot

À l'âge de sept ans, Laurence Gillot possédait un chapiteau... dans sa chambre d'enfant (un drap attaché au plafonnier et amarré ici et là, au radiateur, au pied du lit ou aux pattes des chaises...). Sous les feux de sa lampe de bureau, elle était « Lolo-la-dompteuse-du-siècle ». Ses peluches lui obéissaient au doigt et à l'œil et réalisaient des prouesses qui dépassaient l'entendement ! Ses poupées, assises en rond, assistaient à son spectacle et applaudissaient à tout rompre. Elle le sait maintenant, ce furent les années les plus glorieuses de sa vie d'artiste de cirque. Vers dix ans, Laurence Gillot monta un numéro équestre avec son grand frère Larry. Il la portait sur ses épaules en faisant « tagada tagada ». Un jour, pour s'amuser, il la largua en haut d'une armoire et partit jouer ailleurs. Traumatisée par cette aventure, elle préféra par la suite se passer de partenaires.

Vers l'âge de douze ans, elle s'entraîna à faire tourner des assiettes, mais ça ne se passa pas très bien, surtout avec sa mère.

À quatorze ans, c'était décidé, elle serait funambule. Qu'importe le vertige, le danger ! Elle commença à marcher sur des murets : faciiiile ! À reculons, à cloche-pied : faciiiile ! Elle tenta le muret avec un vélo, et c'est là que les choses se gâtèrent... Heureusement, sa chute fut amortie par des orties qui se trouvaient en contrebas. Ce soir-là, elle abandonna à tout jamais sa vocation circassienne et, en désespoir de cause, se mit à jongler avec les mots... Laurence Gillot est aujourd'hui dompteuse d'histoires. Elle fait son cirque dans sa tête et présente quelques fameux numéros dans ses livres.

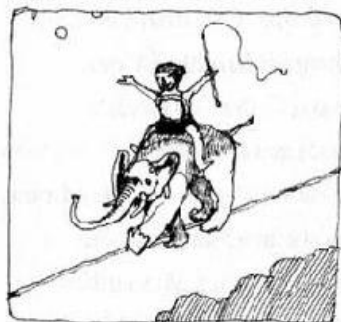
Aurore Callias

J'ai commencé ma carrière comme trapéziste.

J'étais toute petite alors...

Puis, j'ai été dompteuse.

Seules les bêtes très bizarres m'intéressaient.



En même temps,

j'ai été funambule et écuyère.

À huit ans, j'étais déjà très célèbre,
on venait me voir de loin...

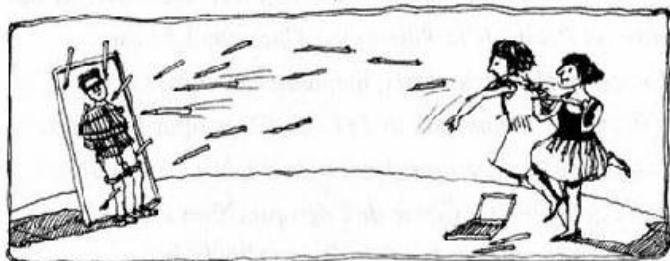
Et j'ai tout abandonné

pour devenir... illustratrice !

Ainsi je peux inventer et
dessiner des choses incroyables,
même sur la piste d'un cirque...

Mais qui sait ?

Peut-être referai-je un numéro,
un jour...



1 Robert Simon était connu de tous les Français pour ses sauts de l'ange. Il plongeait en public dans les rivières pour rassembler des fonds et restaurer son église. Ses prouesses lui valurent le surnom de « curé volant » !

2 Équivalent de minou, en russe.